

UN HOMME HEUREUX

Entretiens avec André Le Bozec

Patrick Autréaux

*C'est nous qui empêchons de s'accomplir
l'ouvrage des dieux,
Nous les créatures de l'instant,
impatientes et maladroites.*

Constantin Cavafis

Au musée de Cambrai de décembre 2003 à avril 2004 eut lieu une exposition temporaire consacrée à la donation d' une collection d'œuvres géométriques abstraites regroupant une quarantaine d'artistes français et européens. La collection est l'œuvre d'André Le Bozec, ami et compagnon du peintre cambrésien Guy de Lussigny. Ces pages sont nées de rencontres avec le collectionneur dans son appartement parisien et dans l'atelier de son ami.

Les voies qui doivent nous conduire vers des personnes importantes sont parfois si détournées qu'on ne peut s'empêcher de les regarder dans leur déroulement avec l'émerveillement qu'on observe les détours d'un insecte dans un labyrinthe vers la place qu'il se réserve. Chacun de nous pourrait sans doute raconter des parcours sinueux, des errances et des hasards. Quand j'ai visité cette exposition, j'ai regardé l'ensemble et j'ai senti la grande cohérence de tout cela : je venais d'entrer dans un lieu de sens. Et au fond ne compte que de rencontrer des îlots de sens dans l'errance où nous sommes. Regarder le ciel et voir des constellations auxquelles on peut donner un nom et tout en sachant que la carte qu'on se dessine pour soi n'est qu'un point de vue de notre terre, une construction abstraite qui ne rend compte que d'une illusion de la réalité, on s'y sent bien, on s'y attarde comme on le ferait de retrouver des marionnettes dans ses tiroirs qui nous parlent d'histoires d'enfant auxquelles on ne croit plus mais qui font exister encore en nous quelque lieu qui ne veut rien connaître de ce qui est vrai ou faux.

Des entretiens pour raconter la vie d'un collectionneur ? Non. Mais pour raconter l'histoire d'un sens qui se trouve, d'une cohérence qui

pour prendre son complet envol avait besoin d'un lieu où se déployer, où prendre conscience d'elle-même.

La collection d'André Le Bozec a quelque chose d'apaisant. Comme l'est tout ensemble qui fait éprouver une unité. Ce qu'a fait André est impressionnant de ténacité. Mais il en parle simplement comme de jolies pierres ramassées au bord du chemin et qui font le petit mausolée où il aime venir se reposer un peu. Une volonté de puissance se sent parfois derrière certaines grandes collections. Ce qui touche dans celle d'André Le Bozec, dont lui-même apprécie avec une modestie non feinte les limites, c'est qu'elle nous parle aussi d'un sens qu'on peut se construire et d'une œuvre qui ne parle ni d'enchères ni de millions, ni de possession, mais souvent d'amour.

L'homme n'est pas grand. Toujours chemise et blaser, des chaussures bien cirées. Il porte du gris ou des tons pastels. Il passerait inaperçu ; devant les œuvres de sa collection le regard est ailleurs, intériorisé, il semble voir plus loin que vous mais ne se défait pas de sa patience à vous inviter à voir. A voir le vide. La salle du musée de Cambrai qu'il préférerait au moment de l'exposition temporaire était celle qu'il nommait : la salle silencieuse. On y pouvait voir une toile d'Andreas Brandt, un marbre de Tschentscher, un relief blanc de Reynolds, des dessins d'Eve Gramatzki, un petit Calderara très pâle, un dessin de Max Mahlmann, une colonne de madé, une grande œuvre blanche de Guy de Lussigny... Des œuvres du presque rien...

Quand il cite les noms des artistes, ce sont dans sa bouche des noms qui toujours renferment des merveilles. Comme s'il n'en était pas vraiment l'artisan, comme si ce qu'il avait fait le dépassait, il disparaît en présentant sa collection, qui semble venir de quelque nécessité qui lui échappe et le rend humble et comme stupéfait devant ce que cela lui a fait accomplir.

*

L'absence est à l'origine de tout. André Le Bozec est assis sur un sofa. Devant nous un fauteuil dessiné par un designer américain. Guy de Lussigny l'avait acheté à la fin des années soixante. Cuir noir et coque en bois de palissandre moulé. On y est bien pour lire et boire un whisky. Plaisir à deux perdu. L'absence encore... Il y a quelques jours, un soir il rentre et se surprend à sonner trois fois à l'interphone. Comme il faisait avant. Le dernier coup de sonnette s'est étranglé. Il a monté les escaliers en pleurant. L'envie de partir, de ne pas rentrer. Tout rappellerait Guy ce soir-là... André parle de leur vie.

« Guy de Lussigny a habité cet appartement depuis la fin des années 60. Il est resté chez lui jusque la veille de mourir. La vue est

impressionnante, mais on peut se sentir prisonnier de vues pareilles : l'Hôtel de ville, l'église Saint-Gervais et la Seine, un des cœurs de Paris. Les dernières années il reconnaissait qu'il s'était peut-être laissé enfermer dans cet appartement, qu'il s'y était attaché et que cette vue le tirait trop de lui-même. S'il avait vécu, nous aurions déménagé pour un lieu tourné vers l'intérieur, sans vue, sans paysage que des toiles de Guy aux murs et quelques œuvres d'artistes qu'on aimait : Andreas Brandt, Reynolds, Steinbrenner, Calderara et sans doute Gramatzki. Notre petit musée. Au fond je ne sais si j'aurais donné cette collection si j'avais pu accrocher ces œuvres chez moi... »

« Pourquoi j'ai voulu donner ma collection ? On me pose souvent la question. C'est inexplicable pour moi ; du moins simplement. On louange ma générosité, on me remercie, on me décore ; je n'avais pas le choix : question de survie. Quand Guy est mort, il y eut un tel vide. Ça faisait presque quarante ans qu'on se connaissait. J'avais toujours pensé que je partirais le premier, mes parents sont morts jeunes, la plupart des gens dans ma famille sont morts avant soixante-dix ans. Les parents de Guy, eux, sont morts assez vieux. Je le lui disais toujours... »

« Ses parents avaient un commerce de vêtements à Cambrai. C'était une des belles boutiques de la ville. Guy s'occupait des vitrines quand il était jeune. Il venait à Paris pour choisir les nouveautés. Moi je suis né à Paris et j'y vivais depuis mon retour de Bretagne où j'avais passé les années de l'Occupation. On s'est rencontrés chez des amis. On se voyait toutes les semaines, il arrivait le vendredi soir et repartait le mardi matin. A la fin des années soixante, Guy s'est installé à Paris, il a commencé de travailler comme directeur et collaborateur dans la galerie Denise René. Moi chez Larousse, j'ai gravi les échelons, de la mécanographie à la direction des ventes. J'avais un studio dans le Marais du temps où le coin était peu coté, puis j'ai habité différents quartiers du Vème arrondissement. On était très souvent ensemble. A la retraite je suis venu habiter avec Guy, on a acheté une maison dans le Var. On avait des amis là-bas. Guy n'était pas un mondain mais il aimait la compagnie des gens. Quand on rentrait à Paris, il s'enfermait dans son atelier. Il a toujours aimé la compagnie des gens plus âgés que lui, les gens simples, comme le forgeron Giaco de San Gimignano ou de plus célèbres : Gino Severini, Auguste Herbin, Antonio Calderara ou Jean Dewasne. Il aimait parler en petit comité, des discussions longues à deux ou trois. C'était un lettré, un intarissable lecteur. Il se nourrissait de tout pour sa peinture... Un musicien aussi. Premier prix de piano du conservatoire de Cambrai. S'il n'était pas devenu peintre,

il aurait fait carrière dans la musique. On dit souvent de son travail qu'il est musical, et pour cause. »

« Au début de l'été 99, il a commencé d'être malade. Dès lors a débuté la ritournelle des visites chez les médecins qui ne se prononcent pas. Les examens, l'attente et le diagnostic incertain. Des traitements commencent. Un ganglion apparaît. La biopsie. Le diagnostic... Guy est sorti de chez le Professeur X et m'a dit : ça y est, c'est bien ça. Après, la course : les cures de chimio, la fatigue et puis l'hôpital. Guy n'était pas un bon malade, il s'impatientait, on lui avait dit deux heures par séances, ça durait une après-midi entière, il ne comprenait pas pourquoi on laissait les gens attendre alors qu'on savait qu'ils étaient fatigués, pourquoi on n'expliquait rien, pourquoi les ambulances tardaient. C'était une litanie incessante. Je le laissais parler. Il avait besoin de parler. On est malade tout seul, on meurt tout seul. »

« Le plus pénible ce fut lorsqu'un des traitements ont diminué la sensibilité de ses doigts. Guy continuait de travailler beaucoup... Travailler ça calme, même si ça ne fait oublier qu'on va mourir et qu'on est condamné mais ça calme quand même. Rien de plus difficile à vivre que le désœuvrement devant la mort. Peindre l'apaisait... Tu imagines ce que ça représente pour un peintre de la précision comme lui ne plus sentir le bout de ses doigts. Il craignait de ne plus atteindre la même perfection technique. Il bataillait avec son médecin pour privilégier un traitement qui ne l'empêcherait pas de travailler. Il était taciturne, c'était son naturel ; sauf quand il voyait son médecin. Dans les moments où il se rétractait, mieux valait que j'aille me promener un peu. Je ne voyais plus grand monde. »

« La chimiothérapie est devenue inefficace. Quand l'interne a dit : " M. de Lussigny est trop fatigué, il faut faire une pause. " j'ai compris ; Guy aussi, je pense. Il est mort cinq mois plus tard. Il allait avoir soixante-douze ans. Il avait tant de tableaux à faire encore, il avait plein d'idées de tableaux. Quand on voit les œuvres des six derniers mois, on est surpris ; il a vraiment beaucoup travaillé. Je n'allais pratiquement pas dans l'atelier, sinon pour l'aider à ranger ou à déplacer des œuvres ; j'ai découvert après sa mort les toiles des derniers mois. Son testament en quelque sorte. De petites toiles aux couleurs vives. Tout était rangé dans l'atelier, j'ai retrouvé l'ébauche du dernier tableau, les dessins préliminaires et le travail préparatoire sur la toile. Ses papiers aussi étaient en ordre, les fiches sur chaque œuvre étaient prêtes, tout en place pour le catalogue raisonné de son œuvre. Il savait qu'il fallait le faire. Je l'avais incité les derniers temps à achever l'inventaire.

C'était regarder la mort en face. Mais ça nous apaisait tous les deux, je pense. »

« La litanie des pourquoi... C'était le plus constant quand il était malade. Des pourquoi à quoi je ne pouvais répondre, et qui en appelaient d'autres. Guy n'acceptait pas d'être malade et encore moins d'être traité comme un enfant. J'ai assisté à bien des scènes avec le cancérologue. Quelquefois ça criait, la secrétaire passait sa tête par la porte et regardait si tout allait bien. Guy voulait savoir. Le professeur ne savait pas... Devant les autres patients, Guy ne se plaignait pas, il sympathisait avec les uns et les autres qu'on ne revoyait parfois jamais. Je me souviens d'une jeune femme que nous avons vue une seule fois mais qui m'a marquée. Elle attendait silencieuse dans le couloir quand j'étais sorti de la chambre de Guy pour demander quand arriverait l'ambulance : j'ai su après par une infirmière qu'elle avait un fils de sept ou huit ans ; des larmes coulaient le long de ses joues, elle ne sanglotait pas, seulement des larmes qui ne s'arrêtaient pas. Guy était très mal ce jour-là. J'ai récupéré des papiers au secrétariat et puis je suis allé dans le hall pour voir si l'ambulance arrivait ; quand je suis revenu, Guy était assis à côté d'elle, elle ne pleurait plus, il ne disait rien. Quand on est parti, Guy a dit au revoir à la cantonade et en regardant la jeune femme, elle a répondu d'un petit mouvement de tête. On n'en a jamais reparlé mais j'ai été frappé par leur complicité à cet instant-là. »

« Moi, je n'étais pas malade. Il y avait entre nous une distance et une proximité nouvelles. On parlait beaucoup, il est resté lucide autant qu'il était possible. C'était douloureux cette lucidité et ces questions posées, il était comme un enfant qui ne comprend rien de ce qui lui arrive. Mais il n'y a rien à comprendre. Pas de pourquoi... Quand Guy s'est senti mieux après la première chimio, il fallait faire le tri dans son atelier, détruire ce qui devait l'être, signer ce qui ne l'avait pas été. Bien des artistes de ses amis n'ont pas préservé leur œuvre avant... C'est une préoccupation des vivants de savoir ce qui adviendra de l'œuvre des morts. Peut-être est-ce une réaction à l'idée de leur propre mort ? On est venu plusieurs semaines de suite dans son atelier... Il s'asseyait là où tu es assis ; je déballais les toiles de leur protection pour les lui montrer. Au bout d'une heure, parfois moins, il ne pouvait plus. On revenait le lendemain, un autre jour. Les dessins, les études, les gouaches, il les a triés seul. Il a eu deux ans pour préparer son tombeau. Quarante-cinq ans de peinture : quelque mille cinq cents œuvres. »

« Cette dernière période de sa vie a été pénible évidemment, mais il s'était fait des connaissances à l'hôpital. Il s'était lié surtout à deux italiennes de Florence et de Sienne. Il aimait parler italien. L'Italie, Guy la connaissait très bien, la Toscane surtout. C'est lors de son premier voyage en Italie, je crois, qu'il rencontre Gino Severini, un des derniers survivants du futurisme italien. Severini était alors un vieux monsieur. Il lui a fait envoyer un mot pour dire qu'il était de passage à Cortona. Severini le reçoit et aime les quelques œuvres que Guy lui montre. A Paris Severini l'introduit auprès de Colette Allendy... Guy allait droit devant lui, il n'avait pas peur ; ça a été ainsi toute sa vie, il n'hésitait pas au restaurant de se mêler de la conversation des tables voisines, il rompait la glace et on passait des heures agréables avec des inconnus. Il osait aller chez les anciens. Ainsi de Severini. Auguste Herbin également qui l'a influencé beaucoup à la fin des années cinquante. Il était aussi allé voir à seize ou dix-sept ans le vieux Gide. De cette rencontre je ne sais pas grand-chose... »

« L'Italie, c'étaient les promenades et les visites sans cesse. On visitait toutes les petites églises et tous les petits musées locaux, les bibliothèques et les chapelles où on savait qu'il y avait telle ou telle œuvre. C'était surtout San Gimignano qu'il aimait et où nous avions nos habitudes... Quand ces femmes étaient présentes pendant les séances de chimio, c'était plus chaleureux, plus exubérant, tellement vivant malgré tout. Et puis elles sont mortes, Guy ne l'a pas su... Un jour j'ai croisé le mari d'une de ces femmes, ils revenaient de Florence. Il a demandé des nouvelles, on a parlé un peu de la femme de Sienne, qui venait de mourir chez elle. Il avait besoin d'aide, il n'arrivait pas à se débrouiller avec le secrétariat, sa femme était en soins palliatifs, c'était une question de jours, il voulait partir pour qu'elle aussi meure chez elle ; j'ai fait ce que j'ai pu, j'avais appris italien en écoutant Guy et ses amis en Italie. Le lendemain on s'est croisés, sa femme était intransportable, elle est morte dans la soirée. Je me souviens, cet homme grand et bronzé devenu livide, il était debout devant le secrétariat du cancérologue, il attendait, les yeux vides. Il m'a dit : ne dites rien à votre ami. Toute cette vie éteinte. Quand j'y pense. Beaucoup plus tard je suis repassé à Florence dans la rue où ces gens avaient un petit magasin, j'ai reconnu la devanture, ils nous l'avaient montrée en photo. J'ai pleuré. »

« Quand la succession de Guy a été réglée, le notaire m'a dit : et qu'est-ce que je fais de tout ce qui est à vous s'il vous arrive quelque chose. Je suis rentré chez moi, j'ai fait mon testament. Pour la première fois je me suis mis à penser ma mort comme un événement certain. Quelques mois après le projet de donation s'est

présenté. C'est ce qui m'a sauvé. Sans ça, je serai chez moi entre quatre murs, je ne sortirai pas, je n'aurais pas réussi à me pousser à sortir sinon pour faire mes courses. Et puis tout était resté comme avant, tout pesait : cet appartement, notre maison dans le Midi, l'œuvre de Guy, l'atelier et le vide qui plombe. »

*

Il y a les œuvres d'art et il y a la constitution d'une collection et le théâtre d'un monde que toute collection a l'ambition de représenter. Théâtre d'un monde qui s'ignore souvent et ne prend conscience de soi qu'au moment, semble-t-il, de se déposséder de soi, quand il se confronte à ce qui le menace. En toute collection est à l'œuvre un processus qui tient de la vie et de la mort. Obscur besoin d'amasser et de transmettre qui semble tenir de notre peur du vide et du chaos. Qui répond à cette crainte que tout ne disparaisse et que ce qu'on a aimé, ce en quoi on s'est senti prolongé et comme rendu plus grand que soi, plus durable que soi, ne subsiste pas si on n'en prend soin.

Je l'imagine. Il a déballé les tableaux de leur papier bulles et kraft, les a posés les uns à côté des autres et autour de lui. Archéologue qui voit des morceaux épars et s'émeut de deviner une unité apparaître. Unité de soi, unité de l'objet, unité du monde : unité d'une diversité dont la complexité fascine et qu'un moment on sent se résoudre en quelques lois très simples. « Les choses se tissent, lui a dit une artiste le soir du vernissage de l'exposition, et parfois on s'aperçoit que c'est le même fil. » Il place les tableaux autour de lui. Il n'a de cesse que de trouver les clés de ce sens qui échappait. Sans doute soupçonné ; mais c'est sous le sceau du hasard et de la lenteur que s'est constituée cette collection. Donner révèle. La découverte d'une cohérence est la seule possession qui nous grandisse. Donner permet finalement de posséder.

« Ce qui émeut c'est de constater l'étendue d'une œuvre quelle qu'elle soit, une œuvre qui s'est faite avec ténacité, comme en géométrie ces courbes coniques pour lesquelles on peut mettre en évidence un cadre très simple de lignes architecturales : directrice des paraboles, asymptotes des hyperboles, axes des ellipses. Voir un ordre se révéler émeut toujours... J'ai eu cette impression quand j'ai revu l'ensemble de la collection mais aussi toute l'œuvre de Guy... »

« Il aura fallu sa mort pour que je mesure l'importance de ce que j'avais fait. Et que j'éprouve le besoin de sauver tout ça, ce que j'avais fait pendant ces années avec Guy... Je trouve triste de disperser une collection qu'on a mis sa vie à constituer. Récemment Sotheby's a mis en vente la collection Pottière-Sperri. Ce grand amateur de Montaigne,

chirurgien de son métier, avait réuni des éditions rares de Montaigne, éditions de 1580, de 1588 et 1595, des éditions de traductions anciennes, quelques uns des livres de la bibliothèque de Montaigne. Il est mort subitement sur un terrain de golf, sa collection a été dispersée. Il n'avait pas dû prendre de disposition ou pas voulu, je ne sais, mais c'est dommage ; une telle œuvre aurait pu être léguée à des bibliothèques publiques... C'est pour avoir l'esprit en paix que j'ai voulu donner ma collection, pour que survive l'œuvre de Guy et pour que ça ait un sens... Guy connaissait Pottière-Sperri, qui s'est d'ailleurs fait enterrer à Saint-Michel-de-Montaigne. L'homme ne parlait pas à n'importe qui, il était assidu aux réunions de l'association des amis de Montaigne et Guy l'y rencontrait régulièrement. Montaigne et Guy, je t'en reparlerai plus tard... Guy aussi aurait aimé se faire inhumer près de la fameuse tour de Montaigne... »

« La dernière exposition de Guy a été organisée au musée de Cambrai, un retour au bercail et comme un symbole pour lui qui n'avait jamais exposé dans sa ville natale. Après son inhumation les amis, beaucoup d'artistes qui l'aimaient se sont réunis au musée de Cambrai au milieu de son œuvre. L'exposition est revenue dans l'atelier ; la même nuit, la concierge a appelé chez moi : il y avait un incendie dans l'immeuble. Je suis arrivé dépenaillé devant la porte-cochère, les pompiers empêchaient le passage, ils arrosaient. Un voisin s'était tiré une balle dans la tête, le feu s'était déclenché après. Une des pires nuits de ma vie. J'étais tétanisé, on ne peut même pas pleurer dans un moment pareil... Quand finalement j'ai pu rentrer, l'atelier était intact, ça sentait la fumée mais c'est tout. Coup de semonce pour moi. Il fallait mettre l'œuvre de Guy à l'abri... J'ai donné une toile à Cambrai, puis il y a eu une exposition en Belgique et une en Allemagne. Les galeries gardaient pas mal d'œuvres en dépôt. Les mois ont passé. C'est un ami de Cambrai qui a parlé de donation le premier. Le projet Lille 2004, capitale culturelle de l'Europe, a fait penser que je pourrais proposer un projet de donation de ma collection dans un premier temps, avant de songer à une donation des œuvres de Guy... »

« Bien des gens m'ont aidé pour que se fasse cette donation. Heureusement. Ce n'était pas simple. Ressortir toute une vie des placards... Le président des amis du musée surtout a été un grand soutien. J'ai rencontré Jean-Pierre Roquet du vivant de Guy lors de la dernière exposition au musée des beaux-arts de Cambrai. Quand Guy est mort, il a été présent ; il avait connu pareil deuil et le gouffre après la mort de sa femme. Grâce à lui, j'ai pu aller au travers de bien des difficultés administratives, incommensurables dans ce pays. Il fallait vraiment que tout ça ait un sens et que le sens prenne son ampleur à

Cambrai, sinon je serai parti. Les allemands sont moins hésitants et plus enthousiastes. Mais grâce à ses conseils, à sa patience et à sa connaissance des dédales administratifs, on a gagné beaucoup de temps. Il m'a toujours encouragé à voir grand, à être généreux. Il aime sa ville et il voyait dans cette donation un beau projet pour faire de Cambrai un pôle de l'art construit. Et puis il a compris ce que je faisais pour la mémoire de Guy : " Je t'envie. Tu fais pour la mémoire de Guy de Lussigny ce que peu de gens réussissent à faire : élever une chapelle à la mémoire d'un être aimé qui n'est plus..." Bien des projets ont été d'abord des mausolées pour des amours, des amis défunts. Même s'ils ne sont pas que cela, ils nous touchent aussi en cela. Montaigne encore et son vaste mausolée à la mémoire de l'autre aimé et perdu... »

« Les morts ont besoin qu'on les aide... Depuis sa disparition je ne cesse de songer à la meilleure manière de défendre l'œuvre de Guy. Ce qu'il aurait fait à ma place ? Je me pose encore la question. La donation a été acceptée par le musée. Et les étapes de cette donation furent des épreuves en soi, beaucoup de gens ne l'imaginent pas, je ne l'imaginai pas non plus d'ailleurs avant cette affaire... Pendant des jours et des jours j'ai tout sorti des placards : des dessins, des sérigraphies, des gravures, des petites toiles et puis les œuvres plus importantes. Il y avait un enjeu important soudain, plus je débattais et plus je me rendais compte de ce que j'avais fait ; plus je me disais qu'il était impensable que tout ça soit dispersé, perdu ; cette cohérence me plaisait de plus en plus ; tout trouvait son sens... L'histoire de la collection a touché ces gens des musées et j'ai reçu un oui pour présenter un dossier en bonne et due forme. Si ça avait été refusé, je l'aurais proposée en Allemagne, je crois, mais ç'aurait été un dur coup... et puis Guy était né à Cambrai, il y avait fait sa dernière exposition de son vivant, il était logique qu'il revienne ainsi à Cambrai... C'est quand même à cause de Guy que tout s'est fait, sans lui j'aurais sans doute collectionné des œuvres mais pas avec cette constance, ni en gardant cette ligne permanente... »

« Quand j'ai ressorti ce que je possédais, j'ai quand même été étonné. Je prenais pleine conscience de l'ampleur de cette collection. Quand on avait installé notre maison dans le Midi, quelques années plus tôt, j'en avais eu un petit aperçu... Sur les murs : Aurélie Nemours, Andreas Brandt, Guy de Lussigny, Josef Albers, Hans Steinbrenner... C'était un petit accrochage ; j'avais eu la confirmation que j'avais fait de bons choix ; tout se tenait. Ces œuvres accrochées avec Guy, je n'ai pu les donner ; elles ont leur destination après ma mort : sans doute le musée de Cambrai, celui des Ursulines à Mâcon, des amis aussi...

C'était enfin la révélation d'une cohérence particulière. Certes j'ai toujours pensé en achetant une toile, un dessin, une sérigraphie à la cohabitation des artistes. J'ai toujours voulu garder une certaine rigueur et c'est ce qui m'apparaissait avec force : j'avais acheté en fonction de mes goûts, de l'harmonie de ma collection et de ma sensibilité ; mais jusqu'alors c'était resté un musée imaginaire. Je n'avais pas la place d'accrocher toutes ces œuvres chez moi. J'avais seulement quelques oeuvres de Guy... Il me laissait libre. Parfois il disait que j'étais fou et puis que j'avais raison. Il me donnait des conseils mais me laissait libre. Je revenais avec un petit Heurtaux, un Marcelle Cahn. On le regardait ensemble, je l'emballais soigneusement et le rangeais. Certaines œuvres je ne les avais pas revues ; j'avais même complètement oublié d'autres... C'étaient des notes d'un journal qu'on retrouve... »

«... petites choses que je n'ai pas données ; presque anecdotiques pour certaines. Ainsi d'une petite sculpture de Hernandez et Fernandez ; des sérigraphies de Kocsis faites pour une bouteille de promotion de Riesling ; des sérigraphies d'Hermann Brühl... C'est émouvant de retrouver ces petites œuvres, ce sont évidemment des souvenirs, des étapes, des époques et puis des moments de partage avec Guy, avec d'autres qui ne sont plus... »

« ... J'ai donc disposé les principales œuvres dans l'atelier de Guy ; son œuvre était au cœur de la donation de toute façon. Des semaines de travail pour choisir et trouver un début d'accrochage. La nuit d'avant je n'ai presque pas dormi. Le jour dit, j'étais ému évidemment ; j'ai commencé par expliquer, c'est venu tout seul, je me suis raconté en leur faisant une petite visite guidée : la mort de Guy et cette collection centrée par la présence de Guy dans ma vie. Je devais parler de ma vie avec Guy, non par exhibitionnisme mais sans ça on ne comprend pas la raison d'être cette collection... Ce n'est qu'il y a dix ans que j'ai pris un peu conscience que j'avais amassé une collection qui pouvait avoir de l'intérêt ; avant je n'avais pas le temps, quand j'achetais une oeuvre, je songeais toujours avec quelle oeuvre elle se marierait bien et si elle n'allait avec aucune, ça décidait mon choix, je ne souhaitais pas trop de rupture dans l'ensemble que j'avais en esprit et qui était virtuel. Tout était, comme chez beaucoup de collectionneurs, dans des cartons, dans les placards, sur les armoires, quelques oeuvres étaient accrochées au mur, mais très peu, surtout à Paris car j'avais un très petit endroit pour vivre... L'idée de donation venue, je me suis senti pressé ; ça attend, ça dort dans les placards et puis ça recommence à vivre, à vivre tellement fort qu'on ne peut l'empêcher de vivre. C'était devenu une nécessité. Et puis il y a eu un autre signe : un an après la

mort de Guy, ma concierge m'appelle pour prévenir d'une fuite d'eau dans l'atelier, j'étais dans le Midi, je reviens en urgence, je savais que j'avais laissé les œuvres de la collection étalées partout, même par terre, en attendant la venue des musée de France. J'imaginais le désastre. C'était la suite des catastrophes. Après le feu, l'eau... Le sort s'acharnait, il me cherchait... Heureusement rien n'était endommagé... La fragilité de tout ça tout de même... Depuis je ne me sens pas le droit de m'arrêter... Le sentiment du devoir n'a fait que s'accroître et tout autour de moi et de cette donation ne fait que s'accroître, comme s'il y avait plein de projets à accomplir... comme si c'était le début d'une aventure qui me dépasse, qui dépasse le musée de Cambrai même... »

« Entre l'idée de la donation et sa réalisation effective, trois ans. Le temps d'un deuil. Il n'y a que ça qui me tenait un peu la tête hors de l'eau, hors du sentimentalisme, même si entrer chez moi ou dans l'atelier déclenche encore parfois des crises de larmes... Un temps, avant ce projet de donation, j'ai pensé ouvrir une galerie. Mais je crois que je n'ai pas voulu m'embêter. Il y a beaucoup d'artistes que j'aurais voulu exposer qui n'ont pas eu jusqu'à présent la reconnaissance qu'ils méritent, mais est-ce que mériter est un mot qu'on peut employer en ce domaine ? Ils sont rares tout de même. Rares surtout ceux qui peuvent faire des exposition à eux seuls. Beaucoup ont de bonnes périodes, parfois seulement quelques bonnes œuvres. J'en connais de notoires. J'ai pensé à eux et puis me sont revenues des discussions avec Guy, des scènes chez des artistes que je connais, des discussions avec Eva-Maria Fruhtrunk à l'époque de Repères sur les petits qui veulent jouer les grands, sur les aigris et les autres. Les artistes sont des hommes comme les autres - même quand ils sont dans les musées et ça il faudrait le rappeler à certains - sauf qu'ils ont une sensibilité particulière qui amplifie au centuple des petits faits, et puis il y a les ego qu'il faut apprendre à gérer. J'ai vécu avec un artiste pendant presque quarante ans. Guy n'était pas facile. Je sais un peu ce que c'est. Mais il avait des qualités humaines qui rattrapaient tout, je ne suis pas facile non plus, j'ai mes défauts, parfois il m'énervait, je l'énervais. Pourtant je savais qu'il ne trichait pas, qu'il souffrait de chercher, qu'il aimait ce qu'il faisait et que son exigence était dévouée à quelque chose qui le dépassait, qui venait de lui mais qui nous élevait tous les deux, moi à côté de lui... Aujourd'hui les gens qui nous ont bien connus tous les deux m'appellent Guy très souvent, pour te dire... Sans doute beaucoup d'artistes ont dans leur entourage une présence, parfois plusieurs ; c'est important, c'est souvent une présence silencieuse, c'est ce que j'ai constaté chez les artistes autour de moi, des gens difficiles parfois ingrats et dont les conjoints sont des gens dévoués, en retrait mais toujours discrètement présents : je pense à la

femme d'André Heurtaux ; Guy ne la connaissait pas, elle se cachait quand il allait chez Heurtaux, il entendait souvent dans une autre pièce que celle où le recevait Heurtaux des pas, des glissements, une présence ; un jour lors d'une exposition à Pontoise après la mort de Heurtaux, une femme petite est venue vers lui et lui a dit : vous êtes Guy de Lussigny, mon mari vous aimait et vous admirait beaucoup... Il la voyait. »

« ... Je reviens à mon idée de galerie... Je regrette qu'il y ait peu d'hommes de haute valeur chez les artistes, peu d'esprits supérieurs, il y en a et leur œuvre est souvent de celles que je préfère... mais beaucoup de petitesse, d'opportunisme et de mesquinerie... un petit monde en soi, des cliques et des mafias... J'ai revu ces discussions et je me suis vu me coltiner des artistes et j'ai vu que j'allais droit vers des engueulades, des brouilles, des coups de théâtre ; j'ai abandonné tout de suite. Heureusement, je n'aurais pu me consacrer à cette donation. Et de toute façon je n'ai jamais aimé la spéculation ; ce n'est pas dans mon esprit. J'achetais des œuvres, la plupart passaient dans les cartons à dessins, sous le sceau du papier-bulle et du kraft. Je pensais toujours aux œuvres avec qui l'œuvre nouvelle allait se marier ; je faisais des accrochages dans ma tête, je ne pensais pas en logique de noms ou de coups de foudre ; je voyais beaucoup d'expositions qui n'étaient pas d'art construit bien sûr, mais je me suis tenu à ma ligne : c'est peut-être un défaut ou une qualité, sans faire de psychologisme, je n'en ai jamais dévié. La seule exception fut un dessin de Sergio Manzi, un peintre local, ami de Guy à San Gimignano. C'est un dessin figuratif qui a longtemps été accroché dans notre maison du Midi. Un beau dessin d'arbre mort comme dans les plaines toscanes... des souvenirs... Mais au fond tout cette aventure c'est à cause de Guy, il m'a donné la ligne, à laquelle je me suis tenu. Je suis allé lentement à cause de mon manque d'argent, mais je ne le regrette pas ; à acheter trop précipitamment, j'aurais moins vite appris à regarder. »

*

« Ainsi la collection s'est constituée, l'air de rien, au fil des années. Pendant longtemps, j'ai regardé. J'ai commencé d'acheter des œuvres quand Guy travaillait chez Denise René. Il m'avait dit : choisis ce que tu veux, on verra après comment tu paieras. La première œuvre fut une sérigraphie de Josef Albers, je l'ai achetée. Je commençais à connaître les galeries et les artistes, grâce à Guy le plus souvent. On visitait les ateliers, je tenais en général à acheter en galerie pour qu'ils fassent des ventes. L'art construit restait mal représenté à Paris. Les œuvres estimées les plus chères de la collection je les ai acquises quand ce

type d'art n'avait pas grande presse, les Albers de la collection par exemple... »

« L'argent ça se trouve, même quand on n'en a pas beaucoup... Je faisais des économies sur le quotidien. Tout s'orientait pour acheter des œuvres. Je n'achetais pas d'habits très souvent ni de meubles, je faisais mes courses dans des supermarchés et choisissais les prix les plus bas, tout un tas de précautions pour économiser, je mettais de côté et quand j'avais assez j'achetais une œuvre. Ou bien plus tard quand j'ai eu un petit plus d'aisance, je donnais chaque mois une petite somme à un artiste et au bout d'un ou deux ans je pouvais prendre une œuvre. En plus ça aidait certains artistes que j'aimais à survivre... »

« ... A force j'ai eu une idée de plus en plus précise du paysage de l'art construit en France. Mais je suis passé à côté d'œuvres que je regrette encore... Un jour je vois un Albers, il était cher mais j'aurais pu l'acheter ; ça ne s'est pas fait pour des raisons idiotes, je devais faire des travaux chez moi, je ne voulais pas m'endetter. Je ne sais pourquoi j'ai été si raisonnable ce jour-là. Si j'avais pensé en terme de placement, je n'aurais pas hésité. Acheter des œuvres, c'est d'un autre ordre... Et puis cette autre fois à la FIAC, je vois un Geer van Velde, une aquarelle à la limite de l'abstraction et de la construction, petite chose pâle proche de Morandi... Morandi d'ailleurs est un peintre que Guy et moi aimions beaucoup... s'il n'avait pas fait d'art géométrique, Guy, il le disait, aurait sans doute été un peintre très influencé par Morandi... Bref ce van Velde, j'aurais pu l'acheter tout de suite, j'ai voulu réfléchir, et quand je suis revenu le lendemain elle n'était plus là. L'année d'après il n'y avait plus de Van Velde... Il faut être audacieux, ne pas reculer quand on est devant ce qui nous plaît, quand une évidence vous frappe. »

« La valeur marchande des œuvres oriente le regard, c'est bien connu, alors que ce devrait être d'abord la joie de regarder un Poussin, un de la Tour, un Albers, un Morandi, un anonyme siennois, un de Staël ou un Ben Nicholson, qui fait l'aimer... Manquer d'argent n'est pas un mal, ça évite souvent d'être dupe. Même si j'aurais parfois aimé acheter sans hésitation certaines œuvres très chères ; il est exceptionnel qu'une chance soit proposée une deuxième fois : je pense à cet Albers, un Ben Nicholson un autre jour, un Agnes Martin lors d'un salon... Si je les avais, je ne suis pas sûr que je les aurais donnés... quand on sent une harmonie avec un tableau il faut se lancer... Ainsi d'un petit Kupka que j'ai vu chez un galeriste récemment à Valenciennes : feuille blanche, carré bleu, impression bleuâtre, une

pièce qui m'a touché et qui est chez cet artiste est d'une manière un peu inhabituelle ; quand on aime, ça justifie tout... »

« Il y a eu quelques grandes étapes bien sûr dans la constitution de cette collection. D'abord la rencontre avec Guy. Sans lui rien n'aurait eu lieu, du moins tel que ça s'est fait. J'aurais collectionné peut-être mais sans ligne directrice, sans un tel souci de cohérence... Avec lui je regardais, j'allais voir, j'étais curieux de tout... Guy me guidait... Puis en 1968 la rétrospective à l'Orangerie de Mondrian a été un deuxième grand moment. Un choc : aller de salles en salles et suivre le cheminement de cet épurement, c'était une grande découverte pour moi. Enfin au début des années l'aventure Repères avec Eva-Maria Fruhtrunk m'a fait découvrir nombre des artistes de la collection. »

« Eva-Maria était une amie de Guy. Elle a participé à la création de l'association Repères au début des années 80, qui se proposait de défendre l'art construit alors peu montré en France. Elle connaissait bien le milieu et surtout le milieu allemand... Elle aura été directrice artistique de Repères pendant les dix-sept ans d'existence de cette association. Après le départ de la première secrétaire, je suis devenu secrétaire général. Des expositions ont été organisées pendant plusieurs années ; dans l'appartement de la première présidente et cofondatrice de l'association, puis chez Lahumière ; chez des amis d'Eva-Maria au château de Courtry. En 97, l'association décide de se dissoudre. Beaucoup d'artistes ont été montrés par Repères ; énormément ont été refusés. La collection de l'association (plus de cent œuvres) et les archives ont été données au musée des Ursulines de Mâcon. On avait choisi ce musée en raison du dynamisme de sa conservatrice et de son enthousiasme et parce que le musée avait commencé depuis quelques années d'acquérir des œuvres construites : un Albers, un Nemours, un Albert Gleizes, un Marcelle Cahn et d'autres artistes encore... Quand on parle aux gens du métier ils conviennent que dans l'ensemble il y a les artistes qui ont été montrés par Repères et les autres. Il y a eu des dissensions importantes avec les lieux qui nous ont exposés, d'autres nous ont ignoré, parmi les plus importants représentants de l'art construit en France. Repères a eu l'inconvénient de n'être pas un lieu institutionnel ni une galerie ; peut-être est-ce pourquoi l'association a si peu intéressé les institutionnels. Même aujourd'hui lors d'expositions d'artistes connus et reconnus, on évoque à peine, voire pas du tout, leur passage par Repères. Négligence, ignorance ou volontaire effacement ? Repères était une association avec des personnalités fortes ce qui ne génère pas toujours des amis. »

« Je ne prétends pas savoir qui est ou sera un véritable artiste, je me fie à mon instinct. On sent chez certains les influences mais on les voit se distinguer et faire des œuvres authentiques, ce peut être sur une courte période, peu importe, ce qui compte c'est qu'à un moment il se passe quelque chose de particulier et de spécial dans leur œuvre. Il y a des débuts prometteurs et des débuts foudroyants et qui retombent. C'est dur pour un artiste de sentir qu'ils n'aboutit pas, qu'il se reproduit et ne parvient pas à faire germer tout ce qui était dans ses débuts et qui avait attiré l'œil des collectionneurs, des galeristes, parfois du public. C'est dur et c'est comme ça... Ils peuvent devenir vindicatifs, aigris ou envieux. Les vrais, je crois qu'on pourrait les définir par leur opiniâtreté à croire en eux, à garder en eux une sorte de noyau dur. L'éternité de l'artiste est comme la pêche, disait un artiste que je connaissais, une chair tendre qui peut pourrir, des affres de souffrances et des déceptions, une dégradation mais au cœur reste un noyau dur. On le sent, on le devine. L'artiste le devine et le sent mais les autres parfois aussi. Ceux qui ont des rayons X dans le regard. Les vrais collectionneurs ont des rayons X dans le regard et c'est ça, je crois, qui se nomme : avoir un œil. »

*

« J'aime les œuvres silencieuses, le presque rien, j'aime la couleur aussi bien sûr, j'ai besoin d'elle, mais je préfère les blancs, les gris, les quasi monochromes... Certains font partie de mon monde intérieur : Antonio Calderara, Eve Gramatzki, Hans Steinbrenner, Alan Reynolds, Douglas Allsop... je les ai connus, certains sont devenus des amis... D'autres dont je suis proche que je n'ai pas connus, ce que je regrette : Heurtaux, Albers... D'autres que j'ai bien connus, des gens célèbres et que je n'aimais pas du tout, je ne veux pas citer de noms, ils s'offenseraient, de bons artistes mais intrigants ou caractériels... Des artistes parfois moins intéressants, qui ne resteront sans doute pas, des mesquins, des décevants, des finis... »

« Il y a des noms qui marquent plus que d'autres forcément. Des visages et des personnalités. Antonio Calderara d'abord. Peut-être parce qu'il aimait Guy et que Guy le considérait comme un ami et un maître. Ils s'étaient rencontrés chez Denise René, Guy était son interprète quand Denise René l'a présenté au début des années 70, ça les avait rapprochés. Calderara a exposé Guy dans sa fondation quelques années plus tard. Je l'ai rencontré peu avant sa mort. Il habitait une vaste demeure avec une cour entourée de bâtiments, non loin du lac d'Orta qu'on apercevait du plus haut étage. Une partie de la maison, le bâtiment le plus beau, allait devenir le lieu principal de la

fondation. A l'époque il vivait là avec sa femme. Et puis la vie est devenue musée, c'est bien et triste à la fois. Quand je feuillette le catalogue, je suis ému de voir les photos des salles avec leurs meubles d'origine et les fauteuils. Je me suis assis avec Calderara et Guy sur ces fauteuils. La femme de Calderara nous avait apporté du thé... Elle approchait des soixante-dix ans mais elle était presque toujours comme sur le portrait qu'il a fait d'elle à trente ans. Une figure presque énigmatique... Calderara est sans doute l'artiste qui m'a le plus impressionné ; son œuvre est de celle qui m'enchanté : des tons doux, quelques formes posées sur une ligne d'horizon, une lumière brumeuse comme sur le lac. Il était, semble-t-il, très influencé par la lumière de la région où il avait vécu toute sa vie... »

« J'aimerais posséder davantage d'œuvres de certains artistes. Je ne sais d'ailleurs si les donnerais. Calderara en fait partie. Une photo le montre derrière un châssis, comme je l'ai vu la première fois, homme vénérable à la barbe bien taillée, d'épaisses moustaches, des yeux chaleureux et concentrés. Sa femme et sa secrétaire qui nous avaient conduits s'étaient retirées à la demande du maître pour qu'il puisse montrer des œuvres. On avait parlé ce jour-là de son idée d'une fondation, qui fut créée un an plus tard : il comptait y montrer son œuvre et sa collection. On avait déjeuné dans la cour, c'était en juin, il faisait déjà chaud... Je ne parlais pas italien, je le comprenais. En public, j'étais souvent à côté de Guy celui qui écoute et ne parle pas. C'est ainsi que m'ont connu beaucoup de gens qui sont surpris aujourd'hui à cause des remous que fait cette donation. A côté de quelqu'un comme Guy et en présence de deux maîtres comme Calderara et Guy ensemble qui parlent travail, on ne peut que se taire et écouter. J'ai beaucoup écouté autant que regardé tout au long de ma vie avec les artistes. Et maintenant on me demande de parler et c'est toute une vie qui revient, tout ce que j'ai écouté, entendu et vu... Le jour de cette visite chez Calderara, à peine étions-nous arrivés que le jeune peintre Leinardi téléphone. Il demande conseil au maître, il n'en peut plus de sa stagnation en Italie, de l'absence d'écho et veut partir à Paris avec sa famille. L'art construit n'est pas une voie facile pour qui veut faire vite carrière et bien gagner sa vie. Et ce qu'il ferait à Paris ? demande Calderara. A Paris on ne t'attendait pas, l'œuvre était en soi, avec soi et ce n'est pas partir à Paris qui l'aiderait, ça le desservirait sans doute... Je me souviens de la voix de Calderara, de sa conviction, de sa sérénité. Il était déterminé. Ce qu'il disait valait pour moi aussi, c'était toujours le même mouvement de retour à soi et à la conviction qu'on a enfouie profondément en soi. C'était la voix du sage qui renvoie encore et encore au discernement qu'on peut faire dans sa

propre brume. Comme homme et comme peintre, Calderara était une grande voix. »

« Cette collection c'est tout de même un ensemble de voix. Une collection est comme un orchestre qu'on essaie de constituer pour soi et pour approcher d'une certaine unité d'un monde, d'une harmonie. Il y a de grandes voix et des voix secondaires mais qui donnent une couleur, un fonds et donc une densité à l'ensemble. Non que les grandes voix aient besoin de faire valoir, parce qu'elles peuvent sans peine devenir solistes, leur tessiture résonne sans dysharmonie avec l'ensemble. Que penser des œuvres qui n'arrive à cohabiter avec aucune autre ? Les grandes œuvres se saluent sans se contrarier. »

« Eve Gramatzki est une des autres figures particulières de la collection. Je l'ai connue, je regrette sa fin tragique... Récemment je préparais les fiches techniques des œuvres de la collection pour la donation et je suis tombé sur ces cartes qu'Eve Gramatzki m'envoyait. C'était une petite femme élégante, mince, sèche, avec beaucoup de tenue mais avec cette écriture un peu déliée et écrasée que tu vois. C'était une femme au contact difficile, elle vivait en recluse dans les Cévennes. Voici une carte de sa maison, au milieu des collines, elle vivait dans un désert, à des kilomètres de toute habitation. De temps en temps elle venait à Paris, elle avait un petit atelier dans le XVème. Au septième étage. C'est de là qu'elle s'est jetée il y a deux ans. C'était l'été. Je l'avais un peu perdue de vue depuis que Guy était tombé malade. Je crois que je n'avais plus envie de personne sinon de lui. J'avais cessé d'envoyer à Eve des mensualités comme avant. Guy était mort et je n'arrivais plus à parler, tout avait changé, les gens ne m'intéressaient plus comme avant, les artistes non plus, je n'arrivais plus à me concentrer sur les problèmes des autres. J'aurais peut-être dû. Je n'ai pas su entendre, elle avait envoyé un mot après la mort de Guy, je n'ai pas repris contact et je m'en veux. Pendant deux ans je l'avais un peu aidée. Vous ne savez pas à quel point ça me soutient, disait-elle. J'avais une sorte de compte, je notais ce que je lui donnais. C'était convenu. Au bout d'un certain temps c'était le prix d'une œuvre que j'allais choisir dans l'atelier. Avant que Guy ne tombe malade, elle avait eu un exposition personnelle à Paris, j'avais tenu à lui acheter une œuvre mais l'acheter à la galerie, comme ça elle commençait avec un vrai point rouge d'achat et pas un point qu'on met en se disant que ça fera croire aux gens qui viennent au vernissage que ça démarre fort... Il y a d'autres cartes. C'était en général en réponse à une carte que je lui envoyais et qui était toujours exprès choisie pour elle, pour l'intriguer. Un petit dialogue entre nous... Cette carte d'elle : la vue d'un quartier de Hambourg et là la petite flèche qui

indique l'atelier où elle habitait quand elle faisait ses études aux Beaux-Arts. " C'est là que je suis née artistiquement, André, écrit-elle. On aura fait avec ce qu'on a vécu ; mais je veux voir l'avenir : la végétation et le midi de la France. Merci encore de m'aider. " Est-ce que j'aurais pu deviner comment tout ça finirait ? Elle était connue d'un public sûr. Mais c'était l'été, elle avait longtemps vécue en recluse dans ses collines des Cevennes ; il n'y avait au crématorium du Père Lachaise que de rares intimes... A cette époque, c'était terrible. Guy était mort un an plus tôt, je ne me relevais pas... »

« Rendre visite à un artiste est un moment spécial dans la connaissance qu'on en a. D'abord on rentre chez lui et chaque fois c'est quelque chose de spécial. Une étape. C'est peut-être idiot mais je remarque dans la maison ce qui est en accord et ce qui ne l'est pas. Je respire l'ambiance, j'aime sentir un accord entre l'artiste et sa maison ou son atelier, j'aime me sentir bien chez un artiste autant que dans son œuvre. Bien sûr ce n'est pas essentiel, ça approfondit mon rapport aux artistes, je sais que ce n'est pas vrai mais c'est approcher de plus près ce qui fait que j'aime leur travail... et puis c'est rentrer dans la chapelle. Je suis attentif quand je rentre dans un atelier ensuite, très attentif, même si je ne regarde pas tout forcément, je vais vers les œuvres et on sent tout de suite quand un artiste aime son œuvre, quand il est investi par elle... on sent la vie, on sent la présence... et puis voir un artiste qui sort ses œuvres, qui se sent en confiance pour montrer ce qu'il fait, c'est une grande joie... La présence physique des artistes devant leur œuvre est souvent bien révélatrice et elle éclaire. J'ai vu Guy au long de sa vie faire visiter son atelier à des collectionneurs, je sais ce que ça peut avoir de douloureux, d'énervant, d'humiliant ou de très rassurant... Souvent je le trouvais après une visite dans un état pitoyable... Beaucoup des artistes que je connais craignent les visites dans leur atelier, ils sont méfiants, c'est chez eux et on ne fait pas rentrer le loup dans la bergerie. Difficile de faire entrer quelqu'un chez eux qui va tout détruire par son regard quand ils sont en position de fragilité... Le plus souvent je ne dis rien de ce que je n'aime pas ou je le dis avec distance et en relativisant beaucoup mes propos, parce que je sais aussi que souvent mon regard, quand il est surpris, a besoin de temps... Et puis parfois il y a les visites où on se sent suffisamment en accord et proche de l'artiste pour lui faire des remarques sur des faiblesses qu'on sent ou des imperfections, même si c'est vrai avec ceux qui sont dans une étape de recherche u avec des artistes mineurs... L'atelier c'est la grande expérience pour vraiment avoir des confirmations des doutes comme des certitudes. C'est vraiment découvrir tout ce qui est en vie en lui, tout ce qui se prépare, tout ce qui attend, tout ce qui dort, tout ce qui est mort aussi... »

« Faire rentrer dans son atelier c'est plus périlleux qu'exposer. Même si exposer pour un artiste c'est se mettre à nu, c'est accepter les reproches, les critiques, le dédain, le mépris... C'est risqué et c'est dangereux mais c'est le seul moment où l'artiste peut savoir si son travail peut plaire, enthousiasmer... Et puis c'est se confronter à toutes formes de regards... S'il y a quelques personnes qui manifestent de l'intérêt, une seule, c'est déjà bien. On peut être rabaissé, humilié ; certains résistent mal mais je crois que le plus terrible c'est tout de même de n'être pas montré... Je pense aux années creuses de Jean Legros, d'Aurélié Nemours... »

« ... Et puis il y a les artistes reconnus, qu'on supporte mal. Certains dont l'œuvre n'intéresse pas beaucoup mais que les circonstances ont favorisé... ou le népotisme... Il y a ceux dont la vie privée vous envahit même en tant que collectionneur... La vie privée des artistes... difficile parfois de s'en tenir à distance... le mieux c'est de revenir vers l'œuvre quand on ne se sent pas bien avec l'artiste, il n'y a au final que l'œuvre qui compte... Il y a ceux qui vieillissent mal... Il y a ceux qui ont eu des espérances, mais, et je l'ai constaté avec Guy et avec moi au cours des tractations de la donation, tant que rien n'est signé, rien n'est acquis... Les institutionnels comme les politiques promettent et agissent moins qu'ils ne promettent... Tel a eu des promesses de la municipalité de son village natal pour des fonds en vue d'une fondation. Il a eu aussi des promesses d'un musée en Allemagne... La majorité des municipalités change, les projets aussi... Déception... Tel autre attend qu'un musée lui achète la pièce qu'il a promis de lui réserver lors d'une exposition... Les années passent... Dix bientôt et pas de vente, pas d'argent, les temps sont durs... Et alors on lui rend visite et on retrouve un tableau pathétique... Tel autre est devenu un vieil homme, son atelier est comme déserté, les œuvres sont mal exposées, l'atelier est sale. Rien de comparable avec ce qu'il était avant. Des feuilles d'arbres partout et puis des affiches des années fastes. On a l'impression que l'atelier n'a pas bougé depuis quinze ans. Il garde quelques belles pièces anciennes. Il ne travaille plus et c'est triste. »

« A propos d'une déception... C'était chez un artiste de ma collection... Je viens acheter peut-être une œuvre. Sa femme en fait beaucoup, elle sert le thé et les petits fours, il y a de la musique classique. Bref la mise en scène et ça m'énerve. Je sais que je suis reçu en collectionneur. L'homme me montre des œuvres récentes qui ne me convainquent pas, des collages de papier cadeau, des collages sans grand intérêt à mes yeux, un effort de renouvellement mais je ne suis pas sûr que ce soit bon. Je lui demande de me montrer des œuvres anciennes, des

œuvres que j'aime et il montre un collage, une étude dit-il, travail plus dépouillé... On négocie et alors il se fait prier... Je lui dis que s'il ne veut pas vendre et s'il n'est pas satisfait il ne montre pas. J'ai été éduqué par Guy, il ne montrait que ce qui lui paraissait complètement abouti... et puis la présence dérangeante de sa femme qui est derrière lui, épousète la poussière sur ses épaules en attendant les ordres du *maître*, voulant tout savoir notamment ce qui s'était dit en son absence... Seul ce collage me plaisait et pas le reste... alors, dit-il, ça me gêne c'est un début, c'est une étude... On demande un prix, il ne veut pas le donner... Il est assis dans un fauteuil, regardant et commentant ses œuvres... je m'ennuyais... j'ai envie de m'en aller... Il demeure un grand peintre mais je préfère voir ses peintures que lui... Quand on va chez un artiste, la mise en scène, le cinéma, ça m'insupporte. Certes il faut faire abstraction parfois, mais j'ai vécu avec un artiste autrement plus discret. Et sans doute ce qui m'a déçu c'est le raté de son renouvellement, son œuvre ancienne est très bonne, le reste moins... J'étais déçu en partant de chez lui, j'ai eu l'impression qu'on avait voulu me plumer, profiter de moi... le collectionneur à qui on va refiler des œuvres, les moins bonnes si possible... et ce n'est pas le seul... même si en général ça se produit avec les moins bons... mais ce n'est pas une règle... »

« On n'est pas obligé d'acheter quand on va dans l'atelier d'un artiste... surtout si on se sent la main forcée, et ça arrive parfois même avec des gens qu'on connaît bien, ça ne marche pas... je ne suis pas l'abbé Pierre des artistes, on n'achète pas pour tirer d'affaire un artiste qui ne nous intéresse pas vraiment... Ce que je recherche c'est l'authenticité, la création et la présence d'une touche personnelle. Un tableau, une sculpture ça n'est pas un rassemblement de n'importe quoi qui fait penser à tel ou tel. Devant ce genre d'œuvre sans originalité, je suis paralysé, je n'aime pas dire des choses désagréables alors je me tais. J'aime être étonné. J'ai pas envie de rester dans mon confort, classique, bien organisé dans ma tête. J'aime les gens qui dépassent le conventionnel. Il faut aimer le culot, l'audace, la surprise. »

« Ce qui est merveilleux quand même quand on va chez certains artistes, c'est qu'on fait des découvertes. C'est comme si on s'introduisait chez quelqu'un et qu'on fouillait dans ses écrits intimes, sauf que là c'est avec l'accord des gens... C'est trouver des trésors... C'est la caverne d'Ali Baba... Et moi ce que je préfère ce sont les cavernes de vide, si j'ose dire... Mais c'est difficile de faire comprendre l'émotion dans les œuvres minimales, difficile de faire passer ce qu'on sent dans le presque rien... »

« Il y a des artistes dont l'œuvre qui crie trop fort, j'en connais, certains de connus mais quand ça crie trop fort, je me bouche les oreilles... »

« Tout part de l'œuvre avant tout et de cette qualité de silence qu'ont les grandes œuvres. Parfois et pas si souvent que ça, on a envie d'être ami de l'homme ou de la femme... Et puis il y a le plaisir très grand d'une conversation avec des artistes qui vous expliquent et vous font voir l'art des autres... Rares sont les artistes qui savent parler des autres vraiment et qui n'hésite pas à regarder ce que font les autres. Il y a chez beaucoup une peur de se comparer ou d'être comparé... qui n'est pas de bon augure souvent sur leur qualité... Mais ces promenades avec Marino di Teana, avec Hans Steinbrenner, avec Andreas Brandt... »

« ... Mais c'est difficile et riche de vivre avec un artiste. Guy était un torturé. Le ventre noué. Et sa peinture qui est sérénité. Sérénité ?... Ce n'est pas le cas de tous les artistes que je connais et sans doute je ne les aime pas de même. Sans doute l'art doit aussi déranger mais il me semble que l'art doit déranger un lieu en nous pour nous amener vers une clarification de nous-mêmes. Il y a des œuvres qui me dérangent parce qu'elles sont une projection sur la toile d'une forme de personnalité avec laquelle je ne me sens pas d'affinités particulières. Ce qui me dérange, c'est quand je sens que l'artiste ne s'est pas dépassé dans cette peinture, c'est de sentir trop présent son moi mondain ; quand on les voit dans leur art tels qu'ils sont dans la vie. On ne met dans son travail que ce qu'on est de plus profond sans doute : cette silhouette invisible qu'on distingue dans les œuvres quand on sait les y trouver et pour peu qu'on ait affaire à un artiste.»

*

« Voici une photo prise dans la soirée du dîner qui a suivi la cérémonie de la donation Repères au musée de Mâcon. Là Hans Steinbrenner, Eva-Maria Fruhtrunk et Guy de Lussigny. Là Alan Reynolds et Guy. Ils s'étaient rencontrés lors de ce dîner et s'étaient bien entendus. On les voit là joyeux, sans doute un peu éméchés. Ils aimaient bien le bon vin tous les deux. Guy n'était pas malade alors. Reynolds était encore en forme. Je suis allé le voir en Angleterre peu avant l'exposition de la collection, je rendais visite à des artistes pour compléter ma collection avant qu'elle ne soit montrée... Il habite une petite maison dans le Kent. J'aime tellement ses dessins, des gris et des blancs. Tout son travail depuis qu'il travaille sur le gris et le blanc. C'est ce vers quoi je tends désormais... »

« ... Une autre photo à Mâcon pour le vernissage de l'exposition de Guy au musée des Ursulines de Mâcon. Guy avait l'air fatigué. La chimiothérapie allait reprendre après quelques semaines d'arrêt, mais on le voit, ses cheveux n'avaient pas encore repoussé. On était allé chez un perruquier rue de la Paix. De la perte de ses cheveux jusqu'à présent il s'était relativement bien accommodé, mais avec ce vernissage c'était revenu avec la litanie des pourquoi. La vendeuse était habituée à ce genre de situations. Il essayait les perruques mais on n'avait pas de photos d'avant la chimio, les cheveux allaient dans tous les sens. Il ne se reconnaissait pas, il râlait, il ne disait rien mais je le voyais, ce visage blême quand il était contrarié. Pourquoi. Cet énervement qui le prenait parfois quand il constatait qu'il était diminué. Il ne voulait pas qu'on sache. Les perruques n'allaient pas. Des touffes partout, des volcans de cheveux. La vendeuse montrait des gens qui sortaient de la boutique, sur qui on ne remarquait rien. Finalement on était repartis sans rien et Guy avait assisté au vernissage de son exposition avec les cheveux qui lui restaient... »

« La plupart de ces artistes je les ai rencontrés par Guy ou avec Guy. Je l'ai dit : chez Denise René et par l'association Repères. Beaucoup connaissaient Guy et admiraient son travail, même s'ils l'ont connu avant qu'il n'entre dans la phase de son travail qui sera celle qu'il suivra jusqu'à la fin... C'est quand il a pu cesser son activité chez Denise René qu'il a pu commencer son travail. Il avait prévenu Denise René, il partirait tôt ou tard pour faire son œuvre dès qu'il en aurait les facilités matérielles. Plus de trente ans qu'il se préparait. Il n'était pas un inconnu mais son travail était imprégné encore de Klee, Kandinsky, Severini ou Herbin bien sûr. Et est arrivé le jour où il a décidé de partir, il avait prévenu Denise René, elle ne l'a pas cru ; quand est arrivée la date, il a donné sa lettre de démission, ils ont réglé leurs affaires et elle n'a plus voulu le revoir, ils ne se sont pas vraiment brouillés mais on ne quitte pas Denise René contre son gré, elle a coupé les ponts, c'est tout et lui avec elle et toute son écurie... »

*

Un après-midi, André décide de me montrer les dernières toiles de Guy de Lussigny. « Il faut que tu te rendes compte... Pour écrire, il faut tout voir... surtout ce qu'on ne peut montrer que si on l'a senti... » Toujours quand il cherche un accrochage il pose les œuvres à terre. « Les bonnes œuvres, dit-il, se voient quand elles sont posées sur le sol. Elles ne sont pas à leur avantage et c'est comme ça qu'on se rend compte de

leur force.» *C'est sa manière de tester certaines œuvres. André manipule les toiles avec attention, déballe avec précaution les œuvres, parle de leur fragilité, des châssis, des bois, de tout ce qui s'abîme. Il retend une toile. Sans affolement, sans précipitation. Il faudra aussi encadrer ces œuvres. L'encadrement est important. Les modes changent. Il faut réfléchir longtemps pour trouver ce qui sert les œuvres et ne les dérange pas. C'est une tâche qu'il aime profondément.*

« Quand Guy est mort, j'ai retrouvé ces toiles que je ne connaissais pas. Je te les sors et là elles sont comme il voulait peut-être, je ne sais, en cercle. Quand je les disposées pour la première fois, j'ai cru être dans le chœur d'une église. On parle souvent de la spiritualité de son travail... C'est frappant dans ces dernières toiles... Il ne se réclamait cependant d'aucune église. Devant son travail, la raison se trouve en vacances : prélude à une attitude contemplative. Quelques toiles de lui et c'est un espace sacré qui s'ouvre... Et puis jamais son travail ne m'est apparu aussi musical. Cette influence de la musique dans sa peinture... Ce sont de petites toiles, il n'avais plus la force pour de grands formats. Une dizaine. Des variations qui font penser à l'Art de la Fugue... Guy avait la maîtrise de son art : il était en train de peindre son testament, il le savait. La chimiothérapie avait été arrêtée, il ne prenait que des médicaments pour n'avoir pas mal. Toiles toujours aussi sereines, d'une musicalité moins baroque peut-être, si tant est qu'on puisse parler de baroque pour l'œuvre d'un peintre de la retenue et du quasi monochrome comme Guy. »

« L'idéal serait bien sûr que les donations de l'œuvre de Guy que je ferai donne une idée précise de son parcours : les années 50 influencées par Herbin, les années 60 et 70, à partir de 73-75 et jusque vers 90, et après... D'abord le travail exposé chez Colette Allendy qui le présente à l'instigation de Severini. Des œuvres que je suis en train de faire restaurer : des alambics, des formes brisées aux couleurs très chaudes et nuancées et des titres poétiques : la sorcière en feu, l'alchimie... Ces œuvres de jeunesse seront données plus tard sans doute à un musée. Des œuvres telles qu'on en rencontre dans d'autres œuvres, Aurélie Nemours notamment... Ce travail des années cinquante vient dans la foulée d'études et d'essais qui sont dans leurs cartons : études de chaises, d'objets, portraits, études abstraites, gouaches préparatoires, aquarelles... Mais la responsabilité et les problèmes : savoir se séparer de certaines pour les vendre et donner quelques fonds pour payer les restaurations et les encadrements d'œuvres anciennes jamais montrées, choisir celles qui devront rentrer

dans les collections, celles représentatives de chaque période et les meilleures œuvres aussi, savoir s'en séparer... »

« J'ai aussi retrouvé des dossiers que j'avais oubliés et des œuvres. Ainsi de ce petit dossier, je te montre : ce sont l'ensemble des gouaches exposées en Italie par Calderara : des gouaches rouges dans les tons de Calderara, pas étonnant que ce soit lui qui ait fait ces choix ; des séries de sept, cinq gouaches rouges, jaunes. Le carré est déjà omniprésent. On pourrait refaire cette exposition un jour. Lussigny par Calderara. Je vois déjà l'affiche. Et puis je n'avais pu aller là-bas à l'époque, je la verrai enfin accrochée... »

Ce sera une exposition sur canapé. Il sort des gouaches. Plusieurs cartons et une à une les montre. On cherche une sorte d'accrochage. Les gouaches tournées comme les pages d'un livre et c'est la vie avec Guy de Lussigny. L'Italie. Il a sorti les gouaches de la période où Guy travaillait encore chez Denise René et où il peignait ces gouaches quand ils étaient en vacances en Italie, à San Gimignano.

« Guy aimait San Gimignano, il l'avait découvert dans les années cinquante lors de ses voyages en Italie. Il avait logé dans un petit hôtel qui existe toujours puis les années d'après chez des habitants, qui vivaient dans une des maisons avec une tour. C'était sa famille d'adoption. Il s'était lié au plus jeune des fils, Mario, qui est resté un ami de toute une vie. A San Gimignano il avait rencontré Sergio Manzi, un professeur d'histoire qui était aussi un peintre local. Sans doute lors d'un des voyages, il avait vu dans un restaurant ou une auberge des dessins de Sergio et il l'avait contacté, ils avaient sympathisé et sont restés des proches. On faisait ensemble de longues promenades autour du village ; on parlait des anges, des archanges dans la peinture siennoise et de la guerre, de Mussolini, de la politique... Et cette promenade dans les plaines de la région d'Arezzo, qui la moisson faite sont des campagnes lunaires, désertiques et où parfois on trouve une maison et un arbre qui rendent cet effet si fantastique... Arezzo, c'est Piero della Francesca qui fut pour moi un autre grand choc artistique : celui du tableau de la flagellation du Christ, un petit tableau tout en perspectives et en construction... Avec Sergio on allait voir les petites églises des petites campagnes, j'étais le chauffeur de ces messieurs et ça bavardait sec, on se faisait ouvrir de petites églises ; au bedeau Sergio donnait une large pourboire... Encore ce grand plaisir : se promener avec un artiste qui parle du monde et de l'art des autres avec ses propres yeux. L'idéal d'un certain bonheur pour moi... Il y avait aussi Alma la femme de Sergio et sa cuisine ; et Giaco le forgeron, avec qui Guy aimait parler des heures durant de sa technique pour

exécuter les fers forgés. Giaco, un petit homme sec et tout en muscle, avec une joie de vivre et une gaieté, qui me chantait l'air d'Andrea quand on allait le voir... et mort lui aussi d'un cancer... J'arrivais un peu après Guy à Florence, en fin de matinée avec le train de nuit, il venait me chercher... Un campari avec du Perrier. C'était ce qu'on buvait dès mon arrivée. On allait au bistro chez Gino boire le fameux campari. On était au comptoir debout comme les italiens. Puis le second plaisir c'étaient les lasagnes *al forne*. Je ne changeais jamais de plat, Guy disait que c'était parce que je ne savais dire que ça en italien ; mais moi je voulais mes lasagnes. Un rituel. Puis on sortait prendre une glace. C'était le début des vacances... »

« ... Vacances si l'on veut... Guy travaillait tous les jours. Une gouache chaque jour... Le carré déjà... »

« Le carré. Ça le travaillait depuis des années. L'influence d'Albers surtout, et de Malevitch. Est-ce un tournant ? Et devant le mystère de l'apparition de ce que sera le thème obsédant de son œuvre on ne peut qu'être étonné. Une œuvre qui s'impose à elle-même une limite. Comprendre ou voir le début de la route qu'on doit prendre, la prendre par nécessité et avancer : aller au bout de son particularisme. La démarche est toujours la même. Le plus long est de trouver ce début de voie, en espérant qu'elle mène assez loin pour épuiser en soi cette force qui si on ne débarrasse d'elle empoisonne, déforme et tue... La sérénité des oeuvres de Guy n'est pas mystérieuse : il voulait qu'on soit apaisé de voir ses tableaux. Il voulait placer en état de contemplation. D'autres peintres ont eu cette ambition. C'est souvent sans doute un désir de grand inquiet. Il n'est que de le voir sur les photos de la fin qui révèlent étonnamment le visage que je lui connaissais quand il n'allait pas bien et qui était le visage de la souffrance : il est malade et la maladie a accentué ce qu'on sent sur les photos anciennes. Un inquiet. Un angoissé. Pour cette sorte de gens dont il était, c'est toujours pareil : il n'y a que peindre qui le calmait... »

*

Discussions des après-midi durant. Rue Saint-Louis-en-l'île. Quai aux fleurs. A la brasserie de l'île où les serveurs et le patron le connaissent bien : « bonjour, maître, dit-on avec une gentille ironie. » On prend un verre de Sancerre ou de Mâcon-Village place du Châtelet, dans le Marais. On marche vers le centre Pompidou. On parle des amis de toujours, ceux du quartier... Les Vitoux surtout qui l'ont aidé et Guy tout au long de leur vie... Des connaissances croisées par hasard, des galeristes : Victor Sfez, Maxilien Guiol, Olivier Nouvelet... Ils ont exposé

Guy de Lussigny et d'autres artistes Repères... Chaque fois des souvenirs évidemment... Mais c'était une époque de moisson... Aujourd'hui c'est différent : un temps pour tout...

« Cette donation m'a fait comprendre une chose pour l'avenir. J'ai collectionné largement des œuvres de nombreux artistes de cette mouvance. Je suis en train de collectionner maintenant quelques uns des artistes de la collection que je préfère. Ceux de la famille de Guy au fond... En Italie, dans le midi, Guy n'allait pas à la mer, il craignait le soleil, rarement il se trempait. Quand il faisait chaud, Guy se cachait, il se promenait le long des murs, il ne pouvait pas prendre le soleil. Jamais. Sinon il rosissait instantanément et rougissait. Sa peau était fragile. Lui qui travaillait la lumière ne la supportait pas... La famille des gens comme Guy : une force contenue qui n'agresse ni l'œil ni les sens et qui témoigne d'une grande maîtrise et de fragilité. Ce sont les peintres que j'aime : Calderara, Agnes Martin, Morandi plus que Nicolas de Staël ou Bacon... »

« Ce qu'est pour moi l'idéal... Un jour j'étais allé à la FIAC, dans le coin d'un stand j'ai remarqué un ensemble de trois toiles. Je suis revenu et j'ai dit à Guy : je sais ce que je veux, ces trois œuvres seulement et jusqu'à la fin de mes jours rien d'autre : c'était un Albers gris, un grand Albers, 80 par 80 sans doute ; un Ben Nicholson beige gris et un Agnes Martin. A quoi j'aurais ajouté une quatrième, un petit Calderara... mais tout ça était beaucoup trop cher pour moi. D'ailleurs nombre de celles que je possède me sont devenues inabordables. Les œuvres que je n'ai pu acheter, pour certaines, sont entrées de toute manière dans mon musée imaginaire... Je n'ai jamais revendu ou échangé d'œuvres pour en acquérir d'autres ; très rarement, j'ai regretté mes choix ; j'ai pu être déçu par l'évolution de tel ou tel artiste devenu plus commercial ou moins créateur qu'on ne le croyait, je n'ai pas été déçu rétrospectivement des œuvres de cet artiste que j'avais acquises... Si j'avais eu les moyens, j'aurais fait bien des "erreurs"... Le désir et le manque ont formé mon regard : j'ai appris à voir. »

« On n'achète pas l'œuvre d'un artiste parce qu'on aime bien sa personne ou qu'il est connu ou qu'il coûte cher. J'ai acheté en galerie, dans les ateliers, chez Repères... C'est après le plus souvent que j'ai voulu connaître l'homme. Résister à l'argent et privilégier l'œuvre... J'ai toujours essayé d'acheter des artistes vivants au moment où j'ai fait mes choix... On me dit : les grandes collections se font ainsi en achetant, troquant et vendant des œuvres pour en acheter d'autres plus importantes... Mais je n'avais pas conscience de faire une œuvre de ma collection. Je n'ai pas eu le désir ni la volonté de constituer une

collection, ça s'est fait au fil des années à suivre des goûts personnels et une ligne directrice et à n'en pas bouger. Et puis il y a eu la disparition de Guy : alors j'ai compris. »

« Collectionner c'est affirmer qui l'on est en s'oubliant : c'est se laisser pénétrer par l'univers d'un autre être, d'autres, c'est se retrouver dans l'œuvre d'autres hommes. C'est s'oublier au point où finalement l'oubli de soi devient une autre force de soi, plus générale, plus large : une collection qui est à la fois l'ensemble des œuvres et aussi un reflet de qui l'on est... Il paraît, m'a-t-on dit, que c'est le charme de cette collection : on n'est pas écrasé, on respire, on est dans un monde qui est à échelle humaine et n'est pas celui des multimilliardaires ni des grandes enchères, même si aujourd'hui bien des œuvres valent cher dans cette collection ; on est dans un musée très personnel, chez quelqu'un, et c'est vrai que cette collection c'est quand même chez moi... J'ai fait visiter les salles d'exposition à beaucoup de gens maintenant et je me suis armé. Je viens au musée de Cambrai maintenant comme dans un musée, ces œuvres ne m'appartiennent plus, il m'a fallu du temps pour que je me détache vraiment. Quand je suis là, quand j'ai le temps entre les divers problèmes avec l'administration et les uns et les autres, je regarde les gens passer. Il y en a peu qui prennent le temps. Sans doute faut-il savoir passer mais aussi s'arrêter, s'asseoir et regarder. Se laisser montrer par les œuvres ce qu'elles sont et rester silencieux. »

« Je sens vite, je le vois, la qualité des personnes, des artistes... J'arrive à faire passer le message, mais je comprends qu'on soit perturbé par le manque de matière... Ainsi du dépouillement dans l'œuvre d'Andreas Brandt, de Tschentcher, de Calderara, de madé ou de Reynolds. Certains peuvent trouver qu'il y a trop peu mais j'ai besoin des deux : l'épure des dessins d'un Brandt et la charge d'un Steinbrenner... De toute façon peut-être la densité de l'épure vient-elle de tout ce qui a été ôté, de tout ce qui a disparu dans le processus d'évolution mais dont la présence invisible se sent encore et en fait la force... Ainsi des hommes simples qui se sont dépouillés, des grandes constructions faites de lignes presque nues... Je suis heureux devant un artiste de constater que c'est un vrai, que dès le premier coup d'œil on puisse dire de lui : c'est lui. Mais après, il y a les goûts et les couleurs, si j'ose dire, tu ne peux pas contraindre en ce domaine. Si tu es convaincu, tu arriveras parfois à faire passer le message. Pendant les visites que je faisais faire, les gens préféraient certains artistes à d'autres. Cinq ou six sur quarante. Ce qui est troublant, c'est de voir les néophytes qui ne connaissent pas les prix ni le marché aller vers les œuvres les meilleures. C'est rassurant. Pour que des novices qui prennent le

temps de regarder, voit l'intérêt d'œuvres, c'est que c'est de la qualité... Ce qui m'a surpris, c'est le réflexe de défense qu'on observe quand on assène une œuvre monumentale et tonitruante ; les gens sont bousculés, impressionnés parfois, mais ils se rétractent souvent... Je suis de ceux qui ont toujours fui la théâtralité. Je n'aime pas les œuvres qui en font trop... »

« Ce que j'ai toujours voulu dans ma collection, ce sont des œuvres que j'aime, des œuvres qui ne sont pas des noms mais qui sont de belles œuvres en soi. Bien sûr c'est toujours selon mon goût. C'est moi. Ce ne sont pas toujours des œuvres très représentatives de l'artiste, car ça n'a jamais été mon but ; je n'ai jamais cherché à posséder les meilleures œuvres des artistes mais les œuvres que j'aimais. Pour certains artistes, seule certaine période m'attire, voire certaine œuvre. C'est une collection d'œuvres et non vraiment d'artistes. Il y a tant de grands noms absents. Des noms que je n'aime pas ou que je n'ai pu m'acheter. »

« Dès qu'on fait quelque chose, forcément, on doit s'attendre à des reproches. La plupart des artistes sont heureux d'être entrés dans un musée par cette collection. Certains m'ont dit : pourquoi ne nous as-tu pas dit plus tôt que tu faisais une collection et que tu allais la donner ? Mais je ne puis répondre que cette vérité : j'achetais, j'accumulais sans vraiment savoir ce que ça ferait, sans y penser, je ne pensais qu'au voisinage des œuvres dans ma tête... Il faut s'attendre à des réactions des artistes qui ne seront pas contents de n'être que peu exposés, de ne trouver qu'une seule pièce dans la collection, qui s'attendent à des expositions personnelles peut-être. Même si peu d'artistes ont au fond une œuvre qui soit susceptible de permettre une exposition personnelle. Des grands, disons, par exemple : Marino di Teana, Gramatzki, Steinbrenner, Andreas Brandt, Alan Reynolds : les œuvres denses, c'est rare... »

« Il faut faire attention aux œuvres, elles s'abîment facilement : coups donnés, saleté, vieillissement... Il faut les protéger contre des agressions qui viendront de partout et que sans doute on ne pourra pas maîtriser : l'inattention dont les galeristes, les musées et les particuliers mêmes font preuve : ça me fait tellement de peine pour les artistes de voir qu'on maltraite ainsi les œuvres. »

Et dans le ton de sa voix, il y a la blessure et la douleur de l'homme pieux dont on ne respecte pas la foi ; de l'enfant dont on ne respecte pas l'amour pour un petit monde dont il s'entoure et qu'on moque ou qu'on ignore ou qu'on maltraite. Il y a chez cet homme une part

d'enfance, cette part que l'art conserve chez ceux qui l'aime et le pratique assidûment, et qui n'apparaît que lorsque l'on parle de son attachement aux œuvres, aux hommes qui les ont faites et surtout de tout ce qui peut les menacer. Car c'est bien la menace qui pèse sur ce qu'on aime qui nous fait sentir notre attachement, notre fragilité aussi, notre petitesse devant le monde qui ne sait pas forcément voir ou qui ne le veut pas.

« Toutes ces œuvres sont fragiles, elles demandent une grande attention pour leur stockage. Je les emballe de papier bulle. Ce sont des œuvres de précision qui nécessitent une présentation parfaite. Trop souvent les châssis sont un peu voilés, il y a des coups, des griffures. Même dans les musées et pendant les expositions. C'est un vrai souci que la conservation des œuvres. Il faut les protéger contre des agressions qui viendront de partout et que sans doute on ne pourra pas maîtriser. Les galeristes, les musées et les particuliers sont assez insoucieux des œuvres qu'ils possèdent souvent. On les revoit parfois sales, avec des coups, gondolées : ça me fait de la peine, tellement de peine pour les artistes de voir qu'on maltraite ainsi les œuvres. Moi qui ai vécu dans l'intimité d'un artiste, je sais trop quelle douleur et quelle révolte ça peut engendrer. Je ne peux pas m'empêcher de penser à Guy quand je vois des œuvres négligées ou quand on me parle d'œuvres abîmées. Même si c'est la vie. Tout ça est tellement fragile et la sauvegarde des œuvres ne tient parfois à presque rien, des hasards ou des oublis. Car quand les artistes sont morts, quand leurs héritiers ne prennent pas soin de leur oeuvre, que devient-elle ? Il y a tellement d'œuvres d'art dans le monde entier qui sont allées à la poubelle. Au mieux ce sont les marchands qui en disposent, avec ce que ça implique d'effet de mode. Les marchands ne prennent pas trop de risque en général. Et il faut attendre que les œuvres sortent. Notre fragilité, décidément, notre petitesse devant le monde qui ne sait pas forcément voir ou qui ne le veut pas. »

« Parfois on me parle de mon détachement : ma démarche n'est pas un mouvement de détachement, un dépouillement dans le cadre d'un retrait du monde. Je ne suis pas un moine. Et pour preuve cet attachement encore à des œuvres que je ne pourrai pas donner et que je pense accrocher dans mon nouvel appartement, quand j'aurai commencé ma nouvelle vie. Ma nouvelle vie. J'aurai bientôt soixante-dix ans. Je songe à me séparer de l'appartement qu'on a habité ensemble, mais qui était l'appartement de Guy. Alors ce sera acheter un appartement à Cambrai, parce que maintenant la collection est à Cambrai... Après il faut faire des listes, listes de ce que je lèguerai aux uns et aux autres, aux collections. Après. C'est penser à ma mort. Mais

penser à la mort est une source de vie, surtout quand on a la chance de rassembler et d'ordonner avant de mourir tout ce qu'on a aimé, tout ce qu'on a possédé, tout ce qui a été notre vie, ce qui en reste. De la carrière presque rien, des rencontres multiples de la vie pas grand-chose, de ce qu'on possède rien qui ne nous suive... C'est avant de mourir s'emplier de cohérence et de sens, tout en sachant qu'on sera dépourvu dans les pires heures, si l'on est malade ou si l'on va mourir, c'est savoir rassembler en soi tout ce qui nous constitue, non pas pour s'en enivrer mais pour mieux s'en séparer : savoir qu'on est un pour mieux mourir c'est l'enjeu sempiternel... »

Ecouter parler un homme de sa vie. L'écouter s'étonner des rencontres qu'il a faites, de ce qu'elles dessinent en nous à notre insu et qui sans qu'on s'en rende compte nous font comprendre et découvrir ce que nous sommes. Il y a des rencontres plus fondatrices que d'autres. A écouter un vieil homme parler de sa vie, on voit émerger une cohérence qu'on ne connaît pas soi-même et qui semble n'apparaître que très tard, quand on a perdu peut-être ce qui faisait le moteur de notre vie. Il y a quelque chose de fascinant et de suspect à écouter cette cohérence de l'homme apparaître au travers des récits. Mais qu'y peut-on ? Sans doute cela procède-t-il du besoin constant devant la maladie et la mort de se sentir un, de retrouver avant de se voir perdu une unité. Cela procède peut-être du mouvement de l'homme qui se recroqueville quand il est menacé par ce qui l'emportera de toute manière. Posture fœtale que ce rassemblement de soi. Quand ce rassemblement se fait par des œuvres d'art accumulées on voit alors émerger une collection.

Et aussi cette sensation quand on sent cette cohérence se faire ou nous apparaître, quand au détours d'une route de hasard, d'une rencontre, d'une remise en question, on se rend compte que quoi qu'on fasse ce à quoi on se maintenait depuis longtemps est devenu une part de nous qu'on ne peut ignorer et qui sera nous. Ceci pour ceux chanceux qui tôt ont trouvé un lieu, un être, une passion à quoi s'attacher et qui leur a permis comme un tuteur de développer ce qu'ils étaient. Tuteur trouvé par hasard et à quoi instinctivement on s'est attaché : besoin d'un instant ou d'une époque, qui témoignait bien d'une nécessité pressentie ou qui était naturelle.

Ce qui tourmente devant la mort c'est le désœuvrement. Devant la vie c'est différent, on se laisse vivre. Devant la mort, on se sent s'écouler comme du sable qui tombe d'une main. Trouver à faire quelque chose, à nouer tout ce qui s'écoule en soi et lui trouver une unité... Même si on ne fait plus rien que sous la menace : des fusils ou des anges exterminateurs.

« Peut-être encore l'exemple de Guy me guide-t-il, et son amour de Montaigne... Guy ne collectionnait pas de tableau, il avait sa peinture, mais il possédait quelques éditions anciennes de Montaigne. C'est dans ces livres de l'époque de Montaigne qu'il le lisait. Chaque jour. Une heure ou deux. Ce n'était pas nouveau. Depuis sa jeunesse il fréquentait Montaigne. Malade, c'était ce vieil ami qu'il retrouvait. Il s'allongeait dans son atelier à l'étage, sur le petit canapé près de la fenêtre d'où on peut voir la Seine si on se penche. Il ne se penchait pas, il lisait tourné vers l'atelier, dos à la lumière pour n'être pas distrait par le passage des bateaux. Il recevait des visites rares, il supportait mal les longues conversations et la présence de ceux qui ne savait pas ce que c'est, à qui il fallait sinon expliquer du moins avec qui il fallait jouer, il était trop fatigué pour jouer, le seul à venir chaque jour était le kinésithérapeute, il n'y avait jamais de progrès, c'était juste pour avoir moins mal, pour éviter que ça ne se détériore trop vite... Les propos de Montaigne il les supportait, sa voix est douce, sans impétuosité, elle sait se taire et dire, elle est juste et dense, elle ne fatigue pas, elle console et chatouille... Guy ne le disait pas : il se regardait mourir depuis que la maladie était venue sans crier gare ni dire son nom. Lire dans son lit quand on est malade, pour un homme comme Guy, est l'activité la plus banale qu'on puisse imaginer; de toute façon, il faut bien occuper son esprit, l'empêcher de vagabonder et vous mener vers les lieux de terreur, lire en attendant par exemple que ce malaise passe et n'envahisse pas trop par ses effets l'esprit qui craint son retour, lire pour essayer d'oublier entre deux nausées et poser son livre sur ses genoux repliés, s'astreindre à lire et à diriger son esprit. Cela peut sembler bien volontaire, peu spontané, mais la spontanéité quand on se sait atteint d'une maladie incurable entraîne vers l'enfer. Il faut bien discipliner son angoisse. Guy avait toujours eu à lutter contre elle et rechercher une discipline intérieure qui l'y aide. C'est là toute sa peinture : il voulait que les gens se sentent en paix en regardant ses tableaux. Dans son dernier voyage à l'hôpital il n'a pas apporté son Montaigne avec lui. Chaque fois, même en urgence il prenait soin de prendre avec lui une édition des Essais. Se doutait-il? Je ne saurais jamais. Il était si affaibli, je ne pouvais plus faire face, le médecin lui a dit : Guy ce n'est plus possible, il faut aller à l'hôpital, André n'y arrive plus. Je ne pleurais pas, c'est fou comme j'ai très peu pleuré pendant les deux années de sa maladie. Sauf une fois, une seule, où j'ai craqué. C'est lui qui m'a consolé... Le lendemain matin je lui ai rendu visite et je suis rentré pour le laisser se reposer l'après-midi. Il a tourné la tête vers la fenêtre et a fermé les yeux quand je suis parti. A peine étais-je rentré à la maison, l'hôpital m'a appelé. C'était le quatorze juillet. »

« Nous avons fait trois voyages à Montaigne. Son rêve était de posséder une maison avec une tour. Et puis un jour aussi il avait fait le souhait de se faire enterrer dans le petit cimetière du village... Il est finalement enterré à Cambrai, avec ses parents... Et moi ? Je ne sais pas où je me ferai enterrer... »

*

« La donation et les démarches dans l'administration, ce ne fut pas une mince affaire.... Malgré tout, il y a des moments de grâce. Un jour j'écoutais une conversation entre la conservatrice et je ne sais plus qui de l'administration. On essayait de me prendre à parti, je m'étais échappé. J'entendais les mots : commission, rapport scientifique, DRAC, musée de France... et puis les soucis avec le personnel, les histoires à propos de l'accrochage... de quoi marcher sur la tête... Je me suis mis à penser à Guy et à ce qu'il me disait parfois. Ses absences. Ses brusques ruptures. Comme dans la pièce de Sarraute, pour un oui, pour un non. Je songeais à ces petits morceaux de cette vie intérieure que la nature l'a laissé deviner en lui, transmettre et offrir. Devant moi, dans la salle d'exposition il y avait une toile de Guy, Naxos : une grande œuvre blanche avec ces carrés blancs alignés et ce plus grand carré blanc comme une fenêtre sur la lumière, un tableau de lumière... J'ai eu la vive sensation qu'il était présent. Je sentais les autres s'agacer et se prendre le bec, je me suis senti sûr de moi, sûr d'aller au bout, j'ai été rempli de joie et le tableau de Guy m'est apparu. J'ai pensé à un tableau de Grünwald. Je ne savais plus quel il était mais je voyais la lumière. De retour chez moi j'ai consulté le livre : c'était la Résurrection bien sûr... L'immortel, le désir de l'être, autour de nous et là les hommes qui se débattent, eux seuls qui donnent une pérennité, une éternité peut-être, à ce qui en a déjà une, ils ne la donnent pas mais ce n'est que grâce à leur bonne volonté qu'elle nous est donnée à voir. Ce pouvoir terrible qu'ont les hommes en place de donner à voir ou de priver le public d'œuvres selon des critères qui ne tiennent compte que de considérations propres à leur obligations administratives et budgétaires... Pourtant maintenant je crois que j'ai fait une partie de mon devoir envers la mémoire de Guy. Il me reste à faire plus encore pour son œuvre. A continuer surtout l'aventure de la rencontre des œuvres... Je ne peux plus m'arrêter désormais. Chercher encore. »

*

« Trois ans après la mort de Guy, j'ai fini par vendre la maison qu'on avait dans le midi. Peu de temps après que la donation a été acceptée. Ce n'est que lorsque cette maison a été vendue que j'ai eu brusquement le sentiment de quelque chose de nouveau pour moi. La dernière fois que je suis arrivé dans la maison avant de me décider, c'était terrible et puis j'avais peur. J'étais fatigué, j'avais l'impression que j'étais malade, il fallait que je fasse des examens cardiologiques, je me suis dit, j'ai trop de travail et je dois faire ces examens, je ferai tout ça quand j'aurai le temps. Aujourd'hui je les ai faits, ça va, la donation est acceptée et une partie du travail est accompli, je suis soulagé... je parle, je parle... pendant deux ans pratiquement, après la mort de Guy je ne parlais à personne, je voyais peu de gens, je me morfondais et puis il y a eu ce projet ; maintenant je me suis fait des amis, des plus vieux, des plus jeunes, de beaucoup plus jeunes, des enfants, c'est presque à ceux de mon âge que je n'arrive plus à parler, à ceux qui m'ont connu avant... Et puis la maison a été vendue. Mais il a fallu passer par les doutes. En juin avant de vendre, je suis arrivé, j'étais mal, j'étouffais, j'ai tout nettoyé, j'ai cru que ça allait passer. Mais non. En route à un virage où Guy m'avait un jour demandé de nous arrêter et où il avait cueilli une branche en fleurs, j'ai reconnu le coin, j'ai été obligé d'arrêter la voiture tellement je pleurais. Et le soir, cette maison ; ça me travaillait tout le corps, j'étais mal, je me sentais malade, j'étais convaincu, je ne savais quoi faire, ces doutes, ces douleurs, cette tenaille. Je parlais à Guy : qu'est-ce que tu ferais, toi qui te tais... »

« Le matin de la vente, j'ai nettoyé la maison, c'était comme lui dire au revoir, j'ai laissé quelques assiettes, des couverts et des produits d'entretien pour les gens qui achetaient, j'ai laissé une rose dans son vase. Quand j'ai donné les clés, la femme a dit : vous avez oublié cette rose. Elle est pour vous, ai-je répondu. On avait les larmes aux yeux, je suis vite parti... Cette rose était comme une fleur sur la tombe de Guy. Peu après à Cambrai je suis allé déposer une rose sur la tombe de Guy. Il ne voulait pas de fleurs pour ses obsèques. Mais il aimait les roses, les roses blanches surtout, jamais rouges, jamais roses, c'était un langage entre nous, à toutes sortes d'occasion on se les offrait. Il ne voulait pour ses obsèques aucune fleur. J'ai seulement fait faire un beau carré de roses blanches pour lui qu'on a déposé sur son cercueil. Hommage à Guy. Hommage au carré. Le carré qui l'a hanté et qu'il a travaillé toute sa vie. »

« Ce que Guy aurait fait à ma place ? C'est une question que souvent je me suis posée. Aujourd'hui j'ai dépassé ça, je fais comme je l'entends. Guy est sauvé. Guy est mort. »

« Je n'ai plus comme au début quand le projet a germé cette sorte d'urgence en moi. La donation a été acceptée et je suis heureux que ce soit Cambrai qui l'ait eue et que revienne à Cambrai une œuvre où est né celui à cause de qui elle a été accomplie. Il y avait l'urgence de faire rentrer la collection dans le musée et avec la collection une partie de l'œuvre de Guy. Cette urgence que je sens et qui témoigne de l'œuvre de la mort en cours, l'œuvre de la mort qui est venue à la conscience... C'était un devoir. Pas seulement pour la mémoire de Guy. C'était, je crois, ma mission ; j'hésite à dire ce mot mais je n'en vois pas de meilleur. C'est ma vie désormais. Il y a ce qu'il y avait avant, comme des reliquats de tout après les longues questions de la succession. Comme si après la succession, tout avait été passé à la moulinette, il a fallu passer tout en revue, tout estimer, tout ce qui est affectif lui donner une valeur et en tirer des conséquences vis à vis du fisc. L'urgence seulement : maintenant ma vie, tout le reste est différent, tout a changé. Je dois partir des lieux où j'ai vécu avec Guy, je sens que je dois partir pour continuer, aller plus loin. C'est partir des lieux anciens et donner pour entrer dans une autre forme de possession plus dépouillée. C'est sortir de l'aura d'un mort qui me manque, d'un Guy mort pour entrer dans la sphère de cet autre homme : un mort apaisé qui ne me réclame plus rien et qui me laisse en paix, un mort qui est satisfait de ce que j'ai fait de son œuvre. C'est le vivant qui se débarrasse d'un mort en le ressuscitant... J'ai aimé Guy. Guy est mort. J'ai cessé de réfléchir tout le temps à ce qu'il aurait pensé de ce que je fais, de comment il aurait fait. J'ai été un peu rassuré par l'enthousiasme des gens de tous horizons devant la collection... De toute façon j'ai aussi dû accepter l'idée, quand il y avait beaucoup de difficultés venant des musées et des administrations, que cela se ferait si cela devait se faire, que j'avais fait tout ce que j'avais pu, que je pouvais faire ce qu'on me demandait peut-être mais que les choses devaient aussi au pouvoir en place. Je n'ai pas la solution. Je suis hors du fonctionnement des choses. Et tout finalement va peut-être se transformer en un projet bien plus important que j'aurais jamais imaginé. La perspective d'un musée d'art sacré et d'art contemporain installé dans une chapelle ancienne adjacente au musée. Un beau projet... Si Guy avait pu voir ça... »

« Guy avait ses moments de profond doute et des questionnements sur son travail. Ce sont ces moments quand on se sait arriver à une limite de ce qu'on faisait jusqu'à présent, quand on voit les similitudes avec le travail des autres, quand on sait qu'on doit s'éloigner d'un travail qui est abouti et qui aussi ne donnera pas tout le développement qu'on espérait. Comment on le sent ? C'est un

mystère. Rien de bien réfléchi mais senti. Oppression que donne cette certitude opiniâtre qui envahit : on est dans une impasse, par là où on va on ne parviendra pas à atteindre ce qu'on cherche sans savoir exactement ce que c'est. Les autres peuvent vous dire que c'est bien, que c'est mal, de toute façon l'artiste qui se sent connaît le mal, même s'il ne peut toujours y remédier ou trouver facilement le remède. »

*

« Le besoin de rencontrer d'autres œuvres, d'autres artistes, c'est ce qui ne tarit absolument pas. Surtout depuis que le projet de donation s'est vraiment fait. Rencontrer une œuvre c'est rencontrer, si on a affaire à un véritable artiste, le plus concentré d'un être dans son œuvre. Et puis c'est merveilleux quand on peut en plus rencontrer un homme derrière. Depuis la mort de Guy, je n'étais pas beaucoup sorti. J'avais perdu le contact avec bien des gens et je me forçais un peu en tout. Maintenant tout est différent, je ne sais combien de temps encore je vivrai mais je rencontre, je voyage, je visite des ateliers, j'achète des œuvres, ce sera pour la collection sans doute... »

« Voilà que tout se déconstruit et se reconstruit en moi : il s'agissait de se séparer de ce qu'on a, de ce qui faisait le passé pour se reconstruire ailleurs et autrement. Guy est mort depuis plus de trois ans et ce n'est que maintenant que je commence de refaire des projets. Avant c'était presque impossible et puis il fallait sauver l'œuvre de Guy et ma collection aussi. Maintenant c'est se défaire de la vie ancienne, reconstruire ailleurs et arriver vierge, se débarrasser des meubles et acquérir un nouveau lieu : avec la certitude cependant qu'on aura des envies, je ne suis pas un moine. Je vais vers une épure de ce que j'ai fait, c'est un gain en densité, je crois. J'aimerais tout de même posséder un cabinet d'amateur : ce serait le lien avec le passé, ce serait mon petit oratoire dans ma chambre. Il y aurait quelques unes des œuvres que j'avais accrochées dans notre maison du midi et que je ne me suis pas résolu de donner. Je ne veux pas me séparer d'une manière drastique de tout, ce n'est pas un mouvement pour m'assécher mais pour aller vers plus de présence. Et puis dans mon nouvel appartement je ferai mes expériences et mes accrochages ; je m'entourerai des œuvres que j'aime, de grands tableaux de Guy que je n'ai jamais eu la place d'avoir au mur... La quête spirituelle est une quête de densité, c'était le chemin de Guy, j'ai l'impression que sa mort m'a placé sur ce chemin. Je ne travaille plus, j'ai tout le temps devant moi pour me préparer et grandir. Mais c'est conserver un passé, n'en faire pas table rase, me défaire du superflu, conserver le passé mais pas trop et un passé apaisé seulement... Ainsi dans le nouveau lieu, ambiance

contemplative, il y aura des œuvres de Guy, des monochromes blancs et celui qui est accroché dans le salon et la gouache aussi noire et rouge, quelques artistes : un relief de Reynolds, une sculpture de Pala, un petit Allsop... Ce pourrait être une surprise, comme cette collection : beaucoup de gens qui me connaissent ont été surpris... J'ai un obsédant besoin d'œuvres dépouillées, presque rien et pourtant je sais que j'ai aussi besoin de couleurs : je garderai un bleu de Vacossin, une œuvre forte de Navrot... »

« Aujourd'hui l'appartement que je souhaite avoir et la nouvelle collection c'est une sorte de lieu expérimental pour quelques artistes de la collection, ceux qui sont aboutis et qui oeuvrent encore, qui osent. Pour d'autres encore inconnus bien sûr... Avec pour seul souci d'aller au bout de ce que j'aime, de ce que je sens en moi devoir s'accomplir en collectionnant encore... »

« C'est encore une fois dans ma vie essayer de mettre en moi en place les conditions de la contemplation. Au fond c'est que j'ai cherché aussi sans m'en rendre compte toute ma vie. M'entourer d'œuvres avec lesquelles je me sentais bien et qui m'apaisait et me conduisait au-delà de ce que je ne sais quoi qu'aujourd'hui encore je ne cesse de poursuivre... »

« J'ai beaucoup appris en réfléchissant à l'accrochage de toutes ces œuvres sur les murs.... La grande leçon de cette donation pour moi, et que je n'aurais pu recevoir si je n'avais exposé ces œuvres, c'est leur confrontation et celle des artistes. La confrontation des uns et des autres et l'émergence de quelques uns d'entre eux. A voir tout exposé sur les murs, on fait vite le tour de ce qui est le meilleur. On devrait collectionner, même s'il faut des années pour s'en rendre compte, quatre ou cinq artistes... C'est le privilège de quarante ans de coups d'œil... J'ai fait le plein pendant des années et je veux élaguer. C'est la logique d'une vie qui s'effile. A vingt ans on ne peut agir ainsi, ce serait un signe de fermeture, de manque de curiosité, mais désormais je peux me concentrer... Comme les sculptures de madé, une longue colonne effilée et avec derrière une présence. Comme les reliefs de Reynolds, les œuvres de Brandt, celles de Steinbrenner... Je cite les mêmes, ce sont les artistes de l'aboutissement pour moi, non de la fin car sur ce chemin de l'épure on ne cesse d'aller plus avant, dans le plus subtile et le plus infinitésimal... Ce mouvement est récent et il est profond c'est comme un arrière fond de vague, venu depuis la mort de Guy et qui m'emmène au-delà je ne sais où... Il y a des choses que je veux faire mais je sais surtout que je veux élaguer... Devenir léger... matériellement et spirituellement... quand je pense à tout ce que Guy

a laissé autour de moi, ça pèse, tout ce que je possédais du vivant de Guy, c'est une charge. Si le projet de ma maison à Cambrai se réalise, j'aimerais que ce soit autre chose que ce qui a précédé dans ma vie. J'ai eu de la chance, je suis privilégié et je le sais. On peut me le reprocher. Mais je n'y peux rien. Je suis maintenant la voie en moi d'un renouveau... C'est aussi grâce à cette donation pouvoir se séparer en voyant se faire quelque chose qui me dépasse maintenant et qui va plus loin que moi, qui suscite des émules. D'autres donations sont en cours et des dons d'artistes et il faut penser à tout ce qui peut se faire plus loin. C'est une œuvre en cours. C'est une chance de donner ce qu'on a fait et de continuer à avancer sur un chemin, le même mais plus simple, plus pur. Se défaire et regarder derrière soi la coque vide... la peau après la mue... »

« ... Pourquoi cette envie de continuer, je ne sais pas. J'ai envie d'autres œuvres, de découvrir d'autres artistes ; les posséder chez moi c'est comme un passage obligé. J'aime qu'elles passent dans mon intimité avant de passer dans le musée et après c'est comme une consécration pour elle, mais elles ont vécu, j'ai l'impression qu'elles ont eu la chance de vivre et de n'être pas tout de suite placées dans un musée... De tout ce que je possède je ne suis que dépositaire. J'achète et je donne, je mûris en moi un ensemble, je le fais passer en moi, le possède de l'intérieur et m'en détache. La possession à un certain degré implique la dépossession, n'est-ce pas ? Je ne suis qu'un passeur finalement. Il y a des œuvres auxquelles j'étais très attaché, mais je préfère les voir dans un musée ; c'est leur place, je ne suis pas éternel. Et puis je leur suis attaché à cause de souvenirs, de petites choses très personnelles qui n'ont pas forcément à voir avec l'œuvre elle-même, c'est pourquoi pour celles qui doivent avoir leur place dans un musée je sais reconnaître la priorité de leur pérennité. Je préfère faire ça de mon vivant, car après qui sait ce qui se passera, et puis je préfère profiter de ce tout ce qui se passe en ce moment à Cambrai, de cet enthousiasme et de ce qui va se faire dans les mois et les prochaines années qui viennent... C'est toujours la même chose : savoir se déposséder pour faire de ce qu'on possède une chose qui vous constitue et devient vous... Mais je n'oublie pas que chaque œuvre ou presque est un morceau de mon histoire avec des amis artistes, avec Guy, c'est un morceau de vie... Acheter un tableau c'est une rencontre d'abord le plus souvent, avec des êtres difficiles, égocentriques, discrets ou très secrets, qui font des confidences et qui nous enrichissent, nous font réfléchir. Ce sont des joies, des espoirs, des déceptions et souvent trente ans de vie, une époque et des souvenirs... Pas de nostalgie. De la douleur souvent quand je parle de Guy parfois...

Mais c'est une œuvre née à Cambrai avec Guy et qui y retourne. C'est un juste retour... »

« Guy est présent tout le temps. Comment faire pour l'oublier ? Tout le monde me parle de Guy. Même toi. Les conservatrices, les visiteurs. Parfois les gens veulent remettre l'attention sur ce que j'ai fait. Mais en moi Guy est présent. L'autre jour à Cambrai je discutais de problèmes administratifs et de la différence entre sérigraphie et lithographie, j'ai eu un doute sur un détail et je me suis dit : je vais demander à Guy. Presque aussitôt j'ai eu froid dans le dos, et je me suis senti si seul. »

« Tout ce qu'on pourrait faire, tout ce qu'il reste à faire... J'ai la chance de ces hommes qui voient s'ouvrir quelque chose en eux d'infini : la possibilité de n'être plus dans le désœuvrement ou l'absurde, la possibilité peut-être d'échapper à la question du sens de la vie qui est devant lui et qui se prolonge, pour se préparer mieux à affronter le grand pourquoi et la grande mort dans la plus profonde tranquillité... Et pourtant je reste encore impatient, je voudrais encore plus, que tout aille plus vite, que de nouveaux projets naissent... »

« Souvent je ne dors pas. C'est la nuit et sa spirale quand on pense. Les œuvres luisent dans mon souvenir. Elles sont en spirale, elles vibrent, elles dégagent une présence. Ce ne sont pas des œuvres : non pas un objet avec un cadre, mais des espaces ouverts, des appels, des voix. Voix de la couleur. Voix de la forme. Un silence aussi : silence de la voix intérieure. Ce silence qui fait la musique. »

Etonnante est cette affection avec laquelle André parle des œuvres qu'il possède, cette émotion. Comme si la rigueur servait la lame la plus aiguisée qui nous entaille et nous ouvre comme une coque prête à l'oblation. La sympathie d'un tremblement régulier sur le papier maîtrisé et subtile : une hésitation sûre pourtant d'elle-même qui dessine une silhouette en nous qui attire les larmes comme le sel. La parole n'a pas besoin d'être fleurie pour porter ou ouvrir : elle a besoin d'être dense, vraie, juste. Là aussi ce mystère qui fait reconnaître aux yeux de celui qui voit ce qui est dense, vrai, juste de ce qui l'est moins ou pas. Qui fait reconnaître ce qui dans une œuvre quitte l'authentique pour n'être plus que théâtre, facticité. Limite insensible, tenue, presque imperceptible mais qui dans cette exigence même fait passer du tout au rien, du questionnement au néant.

« Je songe qu'il n'est pas d'art absolu et que l'artiste doit développer ce pourquoi il est fait : un petit morceau de cette vie intérieure que la

nature l'a laissé deviner en lui, la transmettre et l'offrir. Et ça c'est un programme de vie extraordinaire... Alors, m'arrêter ?... Quand j'étais avec Guy, on ne s'arrêtait pas de découvrir, Parfois j'en avais marre mais Guy voulait tout voir, tout visiter. On allait dans la campagne, on prenait toutes les petites routes qui menaient à des églises, des chapelles et des ruines. Un jour j'ai dû dire non, je ne pouvais avancer sur le chemin, qui conduisait à une petite chapelle dont on nous avait parlé ; c'était de la piste, des pierres pointues et des trous... Avant que nous ne nous rencontrions, Guy avait beaucoup voyagé. En Italie bien sûr. A voir tout ce qu'il devait. Il a passé un été à Rome à voir toutes les églises baroques. Il voulait tout connaître, même si ce n'était pas cette voie qu'il voulait prendre. Il a voyagé au Mexique aussi. Là-bas ce sont les temples Mayas et Aztèques qui l'ont impressionné. Le baroque religieux moins. Puis il a parcouru les Etats-Unis du Sud au Nord. Il voyait les musées. Les grands musées. C'étaient ses années de formation. San Francisco, Los Angeles, Chicago et les grandes villes de la côte Est. New York et Washington bien sûr... Comment m'arrêter ? »

« Ce qui est merveilleux c'est d'avoir rencontré par l'art tous ces gens qui se côtoient et que j'aime... C'est un moyen de communication essentiel ; ça m'a permis de sortir de moi, d'aller vers les autres... Encore aujourd'hui...»

« Bien sûr la surprise devant l'impact m'aide et me stimule, mais je ne peux que rester modeste, ce sont les artistes d'abord et tout ce que je dois à Guy, même si je sais ce que je lui ai apporté au final... Guy et moi, ce n'était pas un couple idéal comme on nous voyait et comme on le croit. On restait libre, même si toujours on se respectait. On préservait l'essentiel. Et pourtant Guy n'était pas un homme facile, il était silencieux, taciturne même... Quand je rentrais et que je le trouvais avec sa pipe allumée et la pièce envahie de fumée, je pouvais être sûr que monsieur était en plein doute, en plein questionnement et que ça n'allait pas être drôle. Et puis il doutait, moi pas de lui ; mais la certitude qu'on a sur un être est bien difficile à transmettre, surtout quand c'est un proche et un inquiet... Et puis souvent je ne me sentais pas à la hauteur, c'était un intellectuel, il était même pour bien des gens trop intelligent et cultivé, sa vue allait plus loin que les autres et moi qu'est-ce que j'étais pour lui ? Il a fallu longtemps pour que je comprenne que je lui apportais quelque chose dont il avait besoin et qu'il n'avait pas. On se complétait. Nous nous sommes énormément apporté, j'ose le croire, j'ai besoin peut-être aussi de le croire... C'est ainsi sans doute pour tous les couples... »

« Il faut savoir donner sans attendre en retour. Ne pas juger. Il ne faut pas. On n'a pas le droit d'attacher de l'importance à des mesquineries. Moi la maladie de Guy m'a appris à vivre. Je fais abstraction des petites choses et j'essaie de privilégier l'essentiel. Je vais vers les gens, s'ils ne comprennent pas ma démarche, les artistes notamment, qu'ils aillent ailleurs ou restent dans leur coin. Je n'ai plus de temps à perdre avec des gens qui chipotent ou qui font des manières. Je respecte les susceptibilités cependant quand elles ne sont pas des manières. Ce n'est pas faire des concessions qu'il faut, mais comprendre, admettre et accepter, laisser libre... ça suppose du détachement... C'est la chance qu'on a de rencontrer des êtres exceptionnels... cette vie qu'on peut accepter ouverte et dans la liberté... il faut parler, ne rien cacher, j'ai attendu longtemps de parler mais on a toujours parlé avec Guy, ce qui a permis sans doute de parler plus encore quand il est tombé malade... On a toujours parlé, si on s'est disputé trois ou quatre fois c'est bien tout ; et pourtant je n'étais pas facile non plus, je boudais, ça le mettait en rage, ça n'empêchait pas les remarques assassines parfois... Guy à la fin ?... Il parlait, il était debout, jusqu'au bout il est resté debout, sauf les deux derniers jours. Il a voulu mourir debout pour ainsi dire et Montaigne l'a beaucoup aidé. Il avait des patches de morphine et ça l'endormait un peu à la fin mais il n'a jamais souffert. Il est resté digne et droit, comme il a toujours été. Il a pu dire aussi comment il voulait sa mort à ceux qui se sont occupés de lui. Les dernières semaines il était apaisé et serein. Bien sûr il aurait voulu vivre, il aimait vivre, il n'avait pas envie de mourir. »

« Et puis il y a les signes de la vie. Quand j'ai vendu ma maison et quand la donation a été acceptée, j'ai eu des nouvelles d'un tableau de Guy que je croyais perdu et qui revenait d'un long voyage... C'était un tableau rouge qui est resté pendant trois ans, trois ans avant la mort de Guy, dans l'atelier. Six mois environ avant sa mort il a exposé cette œuvre au Salon grands et jeunes d'aujourd'hui pour le quarantième anniversaire du salon, qui devait faire un tour du monde. Ainsi l'œuvre a été exposée en Europe, au Venezuela, au Chili. Guy était déjà mort. Puis à Taiwan et à Séoul enfin où elle est restée bloquée pendant deux ans... J'avais fini par penser que l'œuvre était perdue, c'était le seul tableau rouge de Guy de grand format que j'avais, tous les autres avaient été vendus, les derniers en particulier lors d'une exposition posthume de Guy à Munich, j'avais donné un grand format rouge après réflexion pour l'exposition et il a été vendu. Tous les tableaux rouges de Guy se sont vendus toujours très bien. C'était le dernier... Chaque fois que je rentrais dans l'atelier c'était comme un trou. J'avais le sentiment d'avoir perdu Guy une fois encore, une fois de plus. Et puis j'ai appris qu'il allait revenir, je pensais que la toile serait

détériorée, j'avais de la peine, je pensais à Guy, aux précautions qu'il prenait toujours, à sa méticulosité. Et puis l'œuvre est revenue impeccable. Juste après que la donation a été acceptée et que la salle permanente au musée de Cambrai a été installée. C'est un peu Guy que j'ai retrouvé. »

*

« Constituer cette collection a permis de faire le parcours que sans l'art je n'aurais peut-être pas fait aussi radicalement, aussi sereinement. »

« Ce que sera la nouvelle collection ? Plus austère sans doute, non pas triste mais dépouillée. Je crois que ce que je recherche c'est de constituer une collection idéale avec des artistes que j'aime profondément et qui sont en parfait accord avec moi désormais. Je ne renie rien de l'autre collection mais elle aura été comme un voyage dans le monde de l'art construit, un long, très long voyage initiatique en quelque sorte. Et maintenant je suis devant des artistes que je veux rassembler devant moi, chez moi, en vue sans doute d'une donation après ma mort. C'est un autre stade de la collection. Il aura fallu toutes ces années et ces rencontres avec des artistes pour arriver là et être dorénavant dans une recherche plus focalisée. C'est aussi une manière de suivre une direction parallèle à celle de la recherche de ces artistes que j'admire et qui m'accompagnent : la voie du dépouillement. »

« Ce sont quelques artistes dont j'ai déjà une œuvre et d'autres de la même famille. Tshentscher, Brandt ou Steinbrenner ; madé aussi... Madé est une des artistes avec l'œuvre de laquelle j'aime de plus en plus vivre. Ce fut une des dernières artistes à être présentées par Repères... Tu la connais maintenant. As-tu remarqué ses mains ? Ni mains de femme, ni mains d'homme. Des mains courtes et charnues qui ne sont pas celles d'un artisan ou d'une ouvrière. Des mains dont les mouvements sont profondément marqués par une présence. Les mains d'une manuelle transformées par l'esprit. Je regarde les mains de madé et je vois en elles les reflets de cette spiritualité de la matière dont parlent les mystiques... J'aime les mains des artistes, j'aime leur corps et leur présence devant leur œuvre et quand ils sont avec moi, quand ils se sont détendus, quand ils ont oublié que je suis le collectionneur qui vient visiter l'atelier et acheter, ou poursuivre sa collection ; j'aime quand ils oublient leur intérêt ou leur inquiétude, quand ils se sentent rassurés et ne se sentent pas menacés par mon regard... Je pense à des rencontres avec Andreas Brandt chez lui en Allemagne ou avec Douglas Allsop en Angleterre... Parfois ça n'arrive

jamais. Certains artistes de ma collection encore en vie ne m'ont jamais donné plus que leur œuvre, c'est beaucoup déjà. Mais quand il y a ce plus d'humanité, cette générosité, alors je suis comblé... Avec madé c'est le cas. Aller chez elle en Bourgogne, dans son atelier c'est une fête, une fête du goût d'abord car elle cuisine très bien et avec une attention entière. Chaque chose qu'elle fait, chaque personne avec qui elle se trouve, elle s'y consacre. Elle le dit : je ne peux faire deux choses à la fois, je fais la cuisine, je fais des confitures, je travaille... Et puis c'est une fête de l'esprit et de la sensibilité devant son travail et sa recherche. Une joie de voir une artiste en doute, en quête, qui ne cesse de questionner son travail. On grandit avec elle. Ce sont ces interrogations et son pas intérieur qui vous font grandir, qui vous pousse... Elle est de ces artistes vers qui je veux tendre. Des artistes de la veine cistercienne, d'une épure presque radicale. Sa quête me parle et me touche ; elle me réveille, moi qui ne suis pas artiste, elle avive en moi un pas intérieur que je ne voyais pas en moi et que je reconnais rétrospectivement ; un pas que je ne peux plus arrêter, qui ne s'est d'ailleurs jamais arrêté. Se promener avec madé est comme avec les vrais une joie... Derrière chez elle, les champs nus en hiver ou couverts de blé, de colza en été : les aplats de couleurs selon les saisons, jaune, vert, brun ; notre conversation autour d'artistes, Jean Legros surtout qui l'a marqué et qui revient dans ces plaines, d'autres morts, parfois cette collection et ces œuvres c'est la rencontre avec des âmes de défunts... et puis au loin les taches de lumière sur les champs, sur les collines ; la boue qui colle aux semelles en hiver, le bruit du vent, le froid, le soleil et le langage particulier de la nudité d'une campagne qui concentre l'attention et invite à l'introspection ; et cette présence qui émane de cette plaine, de la terre elle-même... Elle dit qu'on ne peut comprendre son travail sans avoir vu les champs où elle aime aller et qu'elle aime photographier. La première fois ça m'a frappé, c'est une plaine où souffle l'esprit... Quelques artistes en l'œuvre desquels souffle l'esprit, c'est tout ce qu'il me faut désormais pour être heureux, pour aller plus loin que je ne suis allé, pour continuer... »

« Aimer le silence des religieux sans religion. Aimer la parole des silencieux sans religion. Ce pourrait être ma devise... »

*

« La collection se constituait déjà depuis trente ans et plus. Le projet était là endormi, en train de grandir, de se former dans l'inconnu de la vie, des entrailles du temps. La mort l'a délivrée des placards et le deuil a fait naître une vie transcendée, résurrection en quelque sorte.

Elle illustre comment un homme peut aller au-delà de la tristesse et de la mort, au-delà du vide, par besoin en faisant œuvre de quelque chose. C'est peut-être aussi pour ça qu'elle touche les gens, je ne sais... Ce n'est pas facile de parler de ce qu'on a pu faire ; la seule manière : parler avec son cœur et raconter l'émotion qu'on a eue pour acheter telle ou telle œuvre... c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour communiquer... C'est d'abord la manière dont je parlais des choses qui a ému les conservateurs... Je ne suis pas une personne passionnée, mais ce que j'ai aimé, j'en parle et j'aime en parler... Rencontre, partage, don : c'est tout, et toujours la curiosité et le respect des gens... Cette collection recèle des liens invisibles, je l'ai compris, et effectivement les liens entre les œuvres ont été réfléchis, pensés, ces liens existent et se sentent. Elle concentre des liens, des familles, des états d'âme. Elle crée une sorte d'espace sacré en moi d'abord, qui m'apaise infiniment, qui me donne parfois le sentiment de sérénité que je n'avais plus et me murmure que j'ai fait quelque chose de bien... ni pour moi ni pour Guy mais à regarder toutes les marques d'affection qui m'ont été données après la visite de cette collection... et pour l'essentiel, je crois encore n'y être pour rien... »

Parfois quand je suis chez lui le téléphone sonne. Au ton de la voix je sais qu'il ne parle pas à quelqu'un de la copropriété qui lui demande conseil, mais à un artiste de sa connaissance. Satoru, madé, Contreras-Brunet, Pala, un autre... La voix n'est pas la même. Un mélange de joie, de respect et d'émerveillement. Comme lorsque je le regarde manipuler les œuvres chez lui. Il déballe des toiles, ôte soigneusement les adhésifs, déplie le kraft, sort les châssis. Puis il installe l'œuvre sur un chevalet qui les unes après les autres les reçoit. On la regarde ensemble. Il vit dans l'amitié des œuvres et le plus souvent des artistes qui les ont faites. Il a pour elles et eux les égards qu'on prend pour les choses précieuses - saintes, si j'ose dire ; ce qui donne souvent à ses manières quand il manipule les œuvres quelque chose de cérémonieux, et c'est un cérémonial compliqué que de chercher entre toutes les œuvres qu'il a en sa possession un ensemble qui serve chaque œuvre et donne à chacune le meilleur voisinage. C'est un homme qui s'est beaucoup tu, a beaucoup écouté et regardé. Quand il choisit les œuvres il les écoute. Les manches retroussées il ne s'épargne pas la peine. Il pose les œuvres à terre et il cherche. « A terre on voit mieux, dit-il, ça permet à coup sûr de savoir si ce sont de bonnes œuvres. Celles qui résistent on peut être certain de leur valeur. » On travaille, on cherche, on essaie. Il veut me montrer des œuvres qu'il n'a pas données de sa collection. Il cherche une combinaison et propose un accrochage devant le mur et les meubles, dans un atelier encombré de

toiles stockées et de papiers. Des artistes se rencontrent qu'il mêle à des oeuvres de Guy de Lussigny jamais montrées. « Tu es le premier à voir ces œuvres-là, dit-il, mais tu dois tout voir, je te l'ai dit... sans ça tu ne comprendras pas... une vie c'est long et compliqué... une vie d'artiste plus encore... Un jour on devrait écrire une vie de Guy... » Cela émouvrait n'importe quel visiteur qui découvre les trésors d'un homme qu'il va donner à la communauté et qu'il est le premier à voir. « J'aimerais vivre avec ces œuvres de Guy dans ma nouvelle vie, pouvoir les accrocher sur les murs de mon appartement, profiter un peu d'elles avant de les donner... quand je serai mort... » Il parle encore de sa nouvelle vie comme d'un laboratoire d'essai pour une autre collection, un prolongement de celle donnée au musée de Cambrai. Faire passer les œuvres par son monde intérieur, les mûrir ainsi en lui, les assimiler et les mêler à d'autres. La même méthode élaborée sans intention au long des années et efficace. Car sans doute si cette collection touche ceux qui l'ont vue et ont pris le temps de laisser venir à eux ce qui émane d'elle, c'est qu'elle est entièrement passée au fil des années au travers le filtre très personnel d'une sensibilité, sans autre considération que l'harmonie, l'émotion et la cohérence de sa ligne formelle. L'homme peut paraître exigeant, peut-être rigide, dit-il lui-même, en cette ténacité en sa ligne directrice. Mais c'est une rigidité qui suit la loi simple au fond d'une alliance de sensibilité personnelle et d'une direction formelle stricte et simple. Une règle qui façonne le sensible et lui donne sa hauteur. Règle classique s'il en est. Il le dit : « Ma collection aujourd'hui est une collection classique. » C'est vrai, on y trouve les lignes des métaphysiques du Grand Siècle... Je me promène avec lui dans ses jardins intérieurs, d'œuvres en œuvres pendant des heures à chercher le meilleur ensemble pour une future donation d'œuvres de Guy de Lussigny, je ne peux m'empêcher de penser à un autre grand ordonnateur de lignes et de figures, également grand collectionneur et homme accompli s'il en est, selon ses biographes, un autre André : Le Nôtre. Et je retrouve chaque fois, désormais que je le connais plus intimement et son histoire, cette émotion vive éprouvée en découvrant l'exposition de Cambrai, et cette admiration pour l'œuvre d'un homme au soir de sa vie, conscient de la présence de la mort, qui traversait le musée et me faisait faire la visite comme à d'autres avant moi. J'avais alors senti la présence d'un livre à naître sur cet homme, je lui avais proposé de nous revoir pour écrire son aventure. Nous sommes devenus amis et je peux lui dire ce que je n'avais pas osé la première fois : « Au fond, André, tu es un homme heureux. »
